

Supplément au SOP n° 20, juillet-août 1977

COLLOQUE SUR LA DATE DE PAQUES

(Chambésy, 1977)

Document 20.A

L'examen de la question d'une célébration commune de Pâques
par tous les chrétiens le même dimanche

exposé introductif du métropolite DAMASKINOS

1

les données astronomiques du problème

N. Kontopoulos

7

les déclarations du concile de Nicée sur la célébration commune
de Pâques et leur signification actuelle

Évêque Pierre de Chersonèse

10

The Date of Easter: A Canonist's Observations

John H. Erickson

23

La question d'une célébration commune de Pâques.

Brève étude historique et canonique de la question

Era Braniste

31

La date de Pâques et l'Orthodoxie
dans les pays anglophones d'Outre-mer

Père Nikon D. Patzinacos

41

L'EXAMEN DE LA QUESTION D'UNE CELEBRATION COMMUNE DE PAQUES

PAR TOUS LES CHRETIENS LE MEME DIMANCHE

exposé introductif du métropolite DAMASKINOS

La question de la pascalie, liée à celle du calendrier, fut inscrite, comme vous le savez, dans l'agenda du Concile par la 1ère Conférence panorthodoxe à Rhodes en 1961, dans les termes suivants :

"Question du Calendrier : étude de la question par rapport à la décision du 1er Concile oecuménique concernant la fête de Pâques et recherche d'un moyen pour rétablir l'accord entre les Eglises sur ce sujet".

La quatrième Conférence panorthodoxe, tenue à Chambésy au Centre orthodoxe du Patriarcat oecuménique, en 1968, a attribué l'étude de ce thème aux Eglises de Russie et de Grèce. La Commission interorthodoxe préparatoire du Concile, réunie en ce même lieu du 16 au 28 juillet 1971, a tenu compte des rapports des Eglises de Russie et de Grèce, des observations des Eglises de Roumanie, de Bulgarie, de Chypre et de Tchécoslovaquie, ainsi que des vues exprimées par les délégués orthodoxes en séance plénière. Après un examen du sujet, elle a proposé ce qui suit :

"Le thème en question présente, d'une part, un côté théorique, théologique et d'autre part, un côté pratique, pastoral.

1. Saint Paul dit : *"Mais à présent que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous avez été connus de Dieu, comment retournerez-vous à ces faibles et pauvres rudiments, auxquels de nouveau vous voulez vous asservir ? Vous observez les jours, les mois, les temps et les années ! Je crains d'avoir inutilement travaillé pour vous"* (Gal. 4,9-11). La question n'est pas dogmatique, mais concerne l'ordre dans l'Eglise. Il n'y a pas de prescription canonique concernant le calendrier, mais seulement la date de Pâques. L'Eglise primitive suivait le calendrier en cours dans l'empire romain.

Sur ce point, comme on sait, il n'y a pas l'unité qu'il faudrait dans l'Orthodoxie. Les Eglises orthodoxes locales n'utilisent pas en fait le même calendrier correct pour les fêtes mobiles et pour celle de Pâques comme l'exigerait la décision du 1er Concile oecuménique de Nicée.

La variété des rites et des coutumes ecclésiastiques constitue assurément un phénomène acceptable en principe pour l'Eglise orthodoxe, dans la mesure où, à travers cette variété des formes extérieures, s'exprime l'unité intérieure, organique, de l'Eglise orthodoxe tout entière. Mais en ce qui concerne le calendrier, la variété des formes constitue un phénomène différent, puisqu'elle provoque un relâchement du lien de cette unité. Dans les temps anciens de son histoire, l'Eglise a essayé de surmonter les différences dans la détermination de la fête de Pâques. La décision du 1er Concile oecuménique de Nicée avait précisément comme but d'arriver à l'unité des chrétiens pour la célébration de cette fête commune. Actuellement, cependant, toutes les Eglises orthodoxes, qu'elles suivent le vieux, ou le nouveau calendrier, ne respectent pas la règle du 1er Concile oecuménique selon laquelle la célébration commune de Pâques est fixée au dimanche qui suit la première pleine lune après l'équinoxe de printemps.

Cette anomalie est encore plus frappante si nous la considérons à la lumière des progrès contemporains en astronomie en ce qui concerne le calendrier, progrès dont l'Eglise doit tenir compte, puisque l'Eglise primitive le fit lors du 1er Concile oecuménique. On sait que celui-ci chargea l'évêque d'Alexandrie d'informer chaque année (par des Lettres pascales) toutes les Eglises de la date fixée pour Pâques. La raison en était que l'évêque d'Alexandrie disposait dans cette ville de facilités astronomiques pour déterminer aussi précisément que possible l'équinoxe de printemps et donc la date de Pâques qui en dépend. Il est donc évident que le 1er Concile oecuménique estimait le facteur astronomique comme décisif pour déterminer la date de la célébration commune de Pâques et le calendrier en général. Il s'en suit que fêter la Pâque le premier dimanche après la pleine lune de l'équinoxe de printemps, selon les calculs les plus précis des astronomes, s'impose aux Eglises orthodoxes pour se conformer aux décisions du 1er Concile oecuménique. Il faudrait employer le calendrier considéré comme le plus précis par des astronomes spécialisés. Pour le moment, c'est le nouveau calendrier orthodoxe qui est considéré comme tel.

2. Dans ce but, et suivant l'esprit du 1er Concile oecuménique, la Commission interorthodoxe préparatoire propose de mettre à l'étude les points suivants :

La fête de Pâques devrait être simultanée pour l'Eglise orthodoxe tout entière, c'est-à-dire le premier dimanche après la première pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps.

Pour mieux appliquer les prescriptions canoniques qui font dépendre la date de Pâques du moment de l'équinoxe de printemps, il faut un calendrier aussi précis que possible dans la détermination des solstices. Le calendrier néo-orthodoxe actuellement en vigueur est, de l'avis des meilleurs astronomes, plus exact que l'ancien.

La meilleure voie à suivre, donc, pour résoudre le problème du calendrier et de Pâques est que toutes les Eglises orthodoxes locales acceptent le nouveau calendrier orthodoxe, en ce qui concerne les fêtes mobiles et celle de Pâques. La décision conciliaire panorthodoxe sur le calendrier commun et la fête commune de Pâques devra être obligatoire pour toutes les Eglises orthodoxes locales.

Cependant, la Commission interorthodoxe préparatoire reconnaît l'existence de difficultés pastorales dans certaines des Eglises locales (comme on le voit dans le rapport de l'Eglise de Russie, la déclaration de l'Eglise de Serbie, et celle du Patriarcat de Jérusalem) et propose que cette décision, en ce qui concerne le temps et la méthode, soit appliquée selon le discernement des Eglises locales.

La Commission panorthodoxe préparatoire recommande aussi d'étudier en commun avec les chrétiens non orthodoxes les problèmes relatifs au calendrier et à la fête de Pâques, afin d'arriver dans l'avenir à la célébration simultanée désirée par tous, par le monde chrétien tout entier, des grandes fêtes chrétiennes."

Le dernier paragraphe du rapport de la Commission interorthodoxe se réfère aux initiatives prises en dehors de l'Orthodoxie. Le Comité exécutif du Conseil oecuménique des Eglises, lors de sa session du 14 au 18 avril 1975, a pris la décision d'élaborer une proposition pour l'unification de la date de Pâques, proposition qui devait être présentée à la Vème Assemblée générale du C.O.E. à Nairobi, en décembre 1975. La proposition élaborée a pris en considération les recommandations faites à Chambésy en 1970 et le 3ème rapport officiel du Groupe de travail mixte, entre l'Eglise catholique-romaine et le Conseil oecuménique des Eglises (Addis Abeba, 1970, p. 227). Sa Sainteté le Pape Paul VI également, a ouvert à nouveau la discussion concernant la date de Pâques, discussion interrompue récemment, dans l'attente de l'évolution panorthodoxe de cette question. Il y a peu de temps, aussi bien l'Eglise catholique-romaine que le Conseil

oecuménique des Eglises ont communiqué leurs initiatives aux Eglises orthodoxes. Lorsque la question d'une date commune de Pâques fut traitée à Naïrobi, en l'absence du chef de la délégation du Patriarcat oecuménique S.E. le Métropolite Méliton de Chalcédoine, j'ai eu le privilège de porter personnellement à la connaissance de l'Assemblée la déclaration suivante des délégations orthodoxes :

"Nous, les délégués des Eglises orthodoxes d'Orient, membres du Conseil oecuménique des Eglises, présents à sa Vème Assemblée, exprimant la décision unanime de nos Eglises respectives après avoir examiné ici à Naïrobi la question d'une date fixe pour la célébration commune de la Résurrection du Seigneur par tous les Chrétiens, déclarons que :

1. Nous saluons avec joie l'initiative du Conseil oecuménique des Eglises et du Secrétariat pour l'unité des Chrétiens au Vatican en vue de soumettre cette question à l'Assemblée, et à y attirer l'attention de toutes les Eglises chrétiennes.

2. Nous rappelons à tous les Chrétiens que le voeu d'une célébration commune de Pâques et d'un témoignage commun de la Résurrection de notre Seigneur, à une date commune, avait été exprimé il y a des années par l'Eglise orthodoxe d'Orient, et nous sommes heureux qu'il ait été apprécié à sa juste valeur de la part du Conseil oecuménique des Eglises et du Vatican.

3. Quoique nous reconnaissons et respectons les efforts des Nations-Unies en faveur d'une célébration commune de Pâques par tous les Chrétiens, et que nous admettions l'importance des considérations sociales et économiques qui ont donné lieu à ces efforts, nous désirons néanmoins donner la priorité au caractère sacré de la célébration de la Résurrection de notre Seigneur en accord avec la tradition de l'Eglise ancienne.

4. Pour ces raisons, nos Eglises respectives, ayant échangé une correspondance sur cette question, ont décidé qu'aucune Eglise orthodoxe locale ne peut prendre position sur ce sujet sans qu'il y ait une décision générale au niveau panorthodoxe.

5. Conformément et conséquemment à l'initiative précitée de l'Eglise orthodoxe en faveur d'une célébration commune de Pâques, nous déclarons que, puisque ce sujet a déjà été soumis à l'examen de l'Eglise orthodoxe d'Orient dans son ensemble, il nous incombe de proposer à nos Eglises que ce sujet fasse l'objet d'un examen et d'une décision lors d'une des prochaines rencontres panorthodoxes.

6. Nous prions la délégation du Patriarcat oecuménique de présenter cette déclaration devant l'Assemblée."

La première rencontre panorthodoxe après Naïrobi fut la 1ère Conférence panorthodoxe préconciliaire tenue à Chambésy, au Centre orthodoxe du Patriarcat oecuménique du 21 au 28 novembre 1976. Le 4ème thème de l'agenda de la Conférence était consacré à "L'examen de la question d'une célébration commune de Pâques par tous les Chrétiens le même dimanche". La troisième Commission, chargée d'étudier cette question, présenta à l'Assemblée plénière le rapport suivant :

"Eminence,
Monseigneur le Président.

1. La Troisième Commission de la 1ère Conférence panorthodoxe préconciliaire a étudié le problème de la célébration commune de Pâques par tous les Chrétiens le même dimanche. Elle a travaillé dans un esprit de responsabilité par rapport à l'ensemble de l'Eglise orthodoxe, en considérant les aspirations oecuméniques contemporaines pour l'unité des Chrétiens.

2. La Commission n'a pas insisté sur le fond du problème car ce point dépassait sa compétence, mais sur l'opportunité d'inscrire ou non ce point à l'ordre du jour du futur saint et grand Concile panorthodoxe.

3. Les délégués, pleinement responsables de l'unité de l'Eglise, ont mis en évidence les points suivants :

a) La dimension pastorale du problème. Vu la situation actuelle de plusieurs Eglises orthodoxes tant du point de vue sociologique que de leurs expériences douloureuses par le passé, le changement de la date de Pâques risque de provoquer des troubles et d'ajouter des schismes nouveaux au sein du peuple de Dieu. Ils considèrent que beaucoup de fidèles ne sont pas psychologiquement et en général pastoralement préparés pour ce changement.

b) Le souci de l'intégrité de l'Eglise orthodoxe. La célébration de la Pâque orthodoxe à une date différente de celle des autres confessions chrétiennes se présente comme une quête d'identité et de fidélité pour certaines Eglises orthodoxes qui se trouvent en prise directe avec le grave problème du prosélytisme. Dans ce cas-là, l'adoption d'une date commune de Pâques peut faciliter le prosélytisme parmi les fidèles de ces Eglises.

c) Le besoin de fidélité vis-à-vis du 1er Concile oecuménique de Nicée. Certains délégués ont considéré que le changement de la date de Pâque représente une dérogation par rapport aux décisions du 1er Concile de Nicée et comporte le risque de perdre par ce changement la confiance des fidèles. Il faut garder la même distinction entre la pâque juive et la Pâque chrétienne.

d) L'origine de cette demande pour la célébration commune de Pâques ne provient pas de l'intérieur de l'Eglise orthodoxe. Si les Eglises orthodoxes ont commencé la discussion de ce problème, elles l'ont fait sous la pression de facteurs extérieurs à leur vie ecclésiale. Les orthodoxes ne ressentent pas pour le moment le besoin de changer cette date.

Pour toutes ces raisons, certains délégués ont considéré que le saint et grand Concile de l'Eglise orthodoxe ne doit pas prendre de décisions sur ce problème.

4. En même temps, dans un esprit de responsabilité envers les engagements oecuméniques des Eglises orthodoxes, et le désir d'unité pour tout le monde chrétien, plusieurs participants ont souligné : a) Que la célébration de Pâques à des dates différentes par les Eglise chrétiennes constitue un défi à l'égard du monde chrétien. b) La célébration de Pâques à des dates différentes représente un problème sérieux pour les Orthodoxes qui vivent dans des territoires où ils sont mêlés à d'autres Chrétiens.

Bien qu'il ait été unanimement souligné que la date de Pâques doit être commune à toutes les Eglises orthodoxes, on a posé la question de savoir si chaque Eglise locale pourrait avoir la liberté de célébrer la fête de Pâques à une date commune avec d'autres Eglises et confessions dans le même pays. c) Le Concile de Nicée en établissant la date de Pâques, n'a pris en considération que le monde méditerranéen. La présence des Chrétiens en différentes zones géographiques du monde pose de nouveaux problèmes quant à la date de Pâques. Pour ces raisons la décision du Concile de Nicée devrait être interprétée selon l'esprit qui a présidé à son élaboration. d) Il serait souhaitable qu'on étudie et qu'on trouve une solution à l'anomalie qui existe dans certaines Eglises orthodoxes qui ont adopté le nouveau calendrier, mais qui, par souci d'unité et de communion avec les autres Eglises orthodoxes, célèbrent la fête de Pâques selon l'ancien calendrier. Il s'agirait de mettre en accord le calendrier ecclésiastique avec les données astronomiques. e) Les délégués orthodoxes présents à la Vème Assemblée

du C.O.E. à Naïrobi ont déclaré que leurs Eglises allaient étudier le problème de la date commune de Pâques.

Voeu. En vue de répondre à cette promesse d'une manière authentiquement responsable, et dans le souci des besoins pastoraux exprimés par certains frères orthodoxes, notre Commission propose à l'Assemblée plénière de recommander au Secrétariat pour la préparation du saint et grand Concile de l'Eglise orthodoxe la convocation, dans un bref délai, d'une conférence restreinte de spécialistes (astronomes, historiens, canonistes) et de pasteurs en vue de présenter une étude compétente sur la question.

Chambésy, le 27 novembre 1976.

Le Président,
Métropolitain Georges Khodr"

En se fondant sur ces recommandations de la troisième Commission, la 1ère Conférence panorthodoxe préconciliaire a décidé de :

- "considérer d'une part le désir existant dans l'Eglise orthodoxe de voir la fête de Pâques célébrée par tous les Chrétiens ensemble, mais, d'autre part, compte tenu des difficultés pastorales existant dans certaines Eglises locales, que l'Eglise doit examiner attentivement cette question sous tous ses aspects. Elle aura le souci de tenir compte des impératifs pastoraux actuels de l'Orthodoxie en Occident, ce qui appelle une vision équilibrée des choses et, en conséquence, le soin d'éviter une décision panorthodoxe hâtive. Le Secrétariat pour la préparation du saint et grand Concile est donc chargé de convoquer au plus tôt un congrès de hiérarques responsables de la pastorale, de spécialistes du droit canon, de l'astronomie, de l'histoire et de la sociologie qui devront soumettre leurs conclusions à la prochaine Conférence panorthodoxe préconciliaire par l'intermédiaire du Secrétariat".

Conformément à la décision de la 1ère Conférence panorthodoxe préconciliaire, le Secrétariat pour la préparation du Concile a convoqué ce Congrès. Même si l'uniformité à propos d'une date commune pour la célébration de Pâques ne nuirait pas nécessairement à l'unité des Eglises, il s'agit d'une recherche de fidélité à Nicée. Les Pères de Nicée ne peuvent séparer l'unique foi chrétienne de la vie de l'Eglise, car la foi et la vie ne font qu'un. C'est pourquoi les différences à propos de la fête de Pâques doivent être abrogées, en suite naturelle de la foi commune en un seul Seigneur Jésus-Christ, "qui, pour nous, hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux, a pris chair, est devenu homme, a souffert et est ressuscité le troisième jour...".

Ainsi, le monde entier devrait fêter la Pâque le même jour. Le Synode d'Arles (314) se fondait sur ce principe (1er canon), que Nicée ne pouvait transgresser en aucune façon. La question litigieuse a soulevé une quantité de difficultés qui devraient être surmontées.

Le décret de Nicée, qui fut découvert et publié au XIXe siècle seulement, par Pitra (J.B. Pitra, *Juris ecclesiastici Graecorum, historia et monumenta* I, Rome 1864, p. 435 ss) précise que tous les Chrétiens doivent suivre le même usage, qui a été observé par les Romains et par les Alexandrins.

Dans sa lettre aux Eglises, Constantin souligne les trois principes suivants (Eusebius, *Vita Constantini* 3,18,PG 20, 1074 ss) :

- a) que la fête du salut du monde doit être célébrée par tous le même jour;
- b) que les Chrétiens doivent avoir la possibilité de célébrer la fête de Pâques sans suivre l'usage judaïque;

c) que l'on doit se conformer à l'usage de "Rome, de l'Italie, de l'Afrique, de toute l'Egypte, de l'Espagne, de la Gaule, de la Bretagne, de la Lybie, de toute la Grèce, des diocèses d'Asie, du Pont et de la Cilicie".

L'unanimité à propos de la date de la fête de Pâques s'exprime en ceci - comme cela apparaît dans les écrits synodaux d'Alexandrie - que toutes les Eglises de l'Orient entendent suivre l'usage de Rome et d'Alexandrie.

Léon le Grand rapporte que le Concile de Nicée avait chargé l'évêque d'Alexandrie de faire calculer à l'avance la date de la fête de Pâques et de communiquer à Rome le résultat de ses calculs. Ils se fondaient sur l'importance particulière d'Alexandrie sur le plan scientifique, en matière de mathématiques et d'astronomie. C'est Athanase qui, dans ses lettres pascales, communique la date de Pâques.

La solution de cette question semble, aujourd'hui encore, ardue, comme ce fut déjà le cas pour Nicée. Les divergences d'opinions, en ce qui concerne la date de Pâques, n'ont pas été écartées sans autres, par les décisions de Nicée. Un an déjà après le Concile, les Romains fêtaient la Pâque à une autre date que les Alexandrins, et, en 387, il y avait toujours une différence de cinq semaines, comme ce fut encore le cas, en 1975, entre Chrétiens orientaux et occidentaux.

C'est en cette année 387 que saint Jean Chrysostome condamna les "Protopaschites" qui ne se souciaient pas de l'établissement, par Nicée, de la date de Pâques, mais persistaient dans les calculs judaïques, et, de ce fait, avançaient jusqu'à un mois la date de Pâques. Par voie de conséquence, le carême fut avancé d'autant, et cela créait une confusion considérable dans la vie de la communauté chrétienne.

Chrysostome évoqua l'autorité du Concile de Nicée en cette occasion. L'infidélité à l'égard de Nicée nous occupe également aujourd'hui. Le résultat de nos efforts sera-t-il, sans empereur, plus couronné de succès que sous son règne ? L'empereur pouvait prendre des mesures et faire respecter des décisions; il considérerait comme son devoir de donner une valeur légale aux décisions; en engageant ses sujets à les suivre, et en punissant ceux qui y contrevenaient. L'avenir nous donnera une réponse."

C'est par ces réflexions que je désire nous souhaiter à tous un grand succès dans notre travail.

N. KONTOPOULOS, astronome

Les données astronomiques du problème

La date de Pâques a été fixée par le 1er Concile de Nicée dans le but d'éviter des déviations observées dans certaines Eglises, et d'assurer une célébration commune de cette fête de prime importance pour la chrétienté. La règle adoptée par ce Concile oecuménique est la suivante : Pâques doit être célébrée le premier dimanche après la pleine lune de l'équinoxe vernale.

Il s'ensuit que, pour trouver la date de Pâques, nous devons calculer :

- a) la date de l'équinoxe vernale, et
- b) la date de la pleine lune, qui suit l'équinoxe vernale.

A l'époque du Concile de Nicée, le calendrier en vigueur était le calendrier julien. Celui-ci est calqué sur une moyenne de 365,25 jours par an. Or, nous savons que cela n'est pas juste. La durée exacte de l'année est de 365,2422 jours. Ce qui fait que le calendrier julien diffère de 0,0078 jours par an de l'année naturelle. Cette différence équivaut à une journée entière tous les 128 ans. Beaucoup plus proche de l'exactitude, le calendrier grégorien comporte une moyenne de 365,2424 jours par an, donc qui arrive à la 0,0003ème partie d'une journée près de la réalité, qui accuse donc une erreur d'un jour tous les 3.320 ans. C'est pourquoi, à des fins pratiques, nous pouvons considérer le calendrier grégorien en cours aujourd'hui comme exact.

En revanche, la différence entre les calendriers grégorien et julien va en s'accroissant. Aujourd'hui de 13 jours, elle sera de 14 jours en l'an 2100, et ainsi de suite. Cette différence a une conséquence immédiate sur le calcul de l'équinoxe vernale.

Les Orthodoxes utilisent encore, pour calculer la date de Pâques, le calendrier julien. Ils considèrent donc l'équinoxe vernale comme venant 13 jours après l'équinoxe véritable. Si la pleine lune survient au cours de ces 13 jours,

les Orthodoxes ne la considèrent pas comme la Panselênos (pleine lune) de Pâques, mais attendent la pleine lune suivante, un mois plus tard, pour fixer la date de Pâques.

Celle-ci est la première différence fondamentale entre les Pâques orientale et occidentale.

Une autre différence est due à la règle employée pour calculer la pleine lune. La méthode juste serait de trouver la pleine lune par des observations astronomiques. Au lieu de cela, les Orthodoxes utilisent une règle approximative, élaborée dans l'antiquité par l'astronome athénien Méton. Méton avait remarqué que les phases de la lune se répètent tous les 235 mois, ce qui fait exactement 19 ans. Cette période de 19 ans est appelée "cycle de Méton". Il s'ensuit que, tous les 19 ans, les dates de la pleine lune sont les mêmes.

Et cependant, le rapport n'est pas tout à fait le même. Tous les 307 ans, il y a décalage d'un jour. C'est ainsi qu'aujourd'hui, nous avons un décalage de 5 jours par rapport à la pleine lune. En conséquence, si le calcul donne la pleine lune 2 jours avant l'équinoxe, il nous faut attendre encore un mois pour la pleine lune de Pâques. Mais puisque la vraie pleine lune survient 3 jours après l'équinoxe, Pâques devrait avoir lieu un mois plus tôt.

Suite à ces deux erreurs, la date de Pâques (chez les Orthodoxes) survient en général après celle de la Pâque occidentale. Seulement, dans quelques cas, il advient que les deux dates de Pâques coïncident (comme cette année). En général, la Pâque orthodoxe est célébrée 1 semaine ou 4-5 semaines plus tard.

Cette divergence augmentera dans les siècles futurs. Pour donner un exemple extrême : après plusieurs millénaires, la Pâques orthodoxe, si elle continue à être calculée de la même façon, sera célébrée en été, et plus tard encore en automne. Et ainsi de suite...

La conclusion qui s'impose est que la méthode présentement employée par l'Eglise orthodoxe pour calculer la date de Pâques n'est pas conforme à la lettre du 1er Concile oecuménique. Elle n'est même pas conforme à son esprit, qui veut que tous les Chrétiens célèbrent Pâques le même jour.

Maintenant, quelles solutions prescrire ? La solution évidente est de suivre dès à présent le calendrier grégorien. Celui-ci a deux mérites saillants :

- a) Il est en harmonie avec la règle donnée par le 1er Concile oecuménique, et
- b) Pâques serait célébrée le même jour par tous les Chrétiens.

Néanmoins, cette solution présente des difficultés. Je n'examinerai pas celles qui découlent de l'introduction d'un changement quelconque dans l'Eglise, et qui sont dues à l'adhérence à des traditions de beaucoup d'hommes. C'est à vous qu'il revient de discuter et de résoudre ce problème.

Je mentionnerai seulement les difficultés pratiques causées par le fait que la date de Pâques change chaque année, même selon le calendrier grégorien. Ce fait a des conséquences importantes dans une société industrialisée comme la nôtre, où tout changement dans les jours de travail ou de vacances a des suites économiques.

C'est pourquoi de nombreuses propositions de solutions visent à un nouveau changement dans le calendrier, permettant à Pâques de revenir à une date plus ou moins fixe.

La solution la plus radicale est le calendrier dit "universel". Dans celui-ci, chaque jour de chaque mois tombe le même jour de la semaine. Par exemple : le 1er janvier est toujours un dimanche, le 2 toujours un lundi, etc. Ainsi, Pâques serait toujours à un dimanche fixe.

Cette solution comporte un inconvénient : Chaque année, le calendrier a un ou deux jours qui n'appartiennent pas à une semaine. Cela paraît tellement bizarre que certaines gens l'accepteraient difficilement.

L'autre solution, qui est plus simple, serait de placer Pâques à un dimanche fixe du mois d'avril, comme p.e.x. le deuxième dimanche d'avril de chaque année. Ainsi, la date de Pâques changera chaque année, mais très peu.

Ces solutions ne seraient applicables que si elles pouvaient s'avérer généralement acceptables. Mais si les Catholiques romains et les Protestants les acceptent, je ne vois pas de raison valable pour que les Orthodoxes ne fassent pas de même.

Je termine mon rapport sur deux propositions :

1) Le calcul de la Pâque orthodoxe doit être corrigé au plus tôt : Soit par l'adoption du calendrier grégorien, soit - une solution encore plus exacte - par l'accord avec le calcul astronomique exact de l'équinoxe vernale de la pleine lune. Cette dernière solution serait utile uniquement si elle était acceptée par les Catholiques et les Protestants.

2) Dans nos contacts avec les Catholiques et les Protestants, nous devons être prêts à discuter de la possibilité d'une date plus fixe de Pâques, acceptable pour tous les Chrétiens.

Les décisions du Concile de Nicée sur la célébration commune de Pâques et leur signification actuelle

Les dispositions prises par les Pères de Nicée pour la célébration un même jour dans toute la chrétienté de la fête de Pâques répondaient à une nécessité impérieuse car les divergences entre les Eglises locales à ce sujet avaient créé un réel malaise. Saint Athanase devait écrire plus tard du Concile de Nicée qu'"il avait été réuni à cause de l'hérésie arienne et à cause de la Pâque" (1). Ce que décidèrent les membres de cette assemblée bénéficia certes d'un grand respect dû au prestige inégalé dont a joui le Concile tant en Orient qu'en Occident. Le Pape Saint Léon alla jusqu'à déclarer que ses prescriptions disciplinaires demeurent valables "usque in finem mundi" (2).

De nos jours, les chrétiens appartenant aux confessions occidentales lorsqu'ils envisagent la question de la date de Pâques en vue d'une uniformisation se sentent dans l'ensemble peu concernés par les stipulations à cet égard du premier concile oecuménique comme l'attestent des réponses sur ce point au questionnaire distribué par "Foi et Constitution" (3). Il n'en va pas de même pour les Orthodoxes. Encore convient-il de savoir ce qui fut effectivement décidé au dit concile et de situer la chose dans son contexte historique.

Une première controverse pascalle avait secoué l'Eglise au deuxième siècle: Les communautés d'Asie célébraient la pâque le 14 nisan quel que fut le jour de la semaine tandis que les autres la reportaient au dimanche (4). Bien que le conflit ait revêtu une forme aiguë, il s'apaisa assez rapidement. Les Eglises qui suivaient la pratique de célébrer la pâque le 14 nisan, quel que fut le jour de la semaine, se conformèrent à l'usage général. Il n'y eut dès lors qu'une minorité de réfractaires. Ces "Quartodécimans" (Τεσσαρεσκαίδεκαῖται), comme on les appela, constituèrent des groupuscules dissidents dont les adeptes étaient reçus dans l'Eglise catholique par l'onction chrismale après abjuration (5). Il est à remarquer que dans les débats soulevés par la coutume particulière des Asiates, personne n'avait accusé ces derniers de "judaïser". Dans l'Eglise primitive on ne mettait pas en question le mode de calcul des juifs pour leur fête de Pesah; c'était sur celui-ci qu'on se fondait pour fixer annuellement la date de la

solennité chrétienne. Il n'y avait à ce sujet aucune divergence entre les Asiates et les autres chrétiens. Cependant l'alignement sur le mode de calcul des juifs ne pouvait pas tarder à poser un problème. Après l'écrasement en 135 de la révolte de Simon Bar-Kochba, le judaïsme perdit son attaché avec la Palestine (6). Or si la Bible indique bien quand doit être célébrée la pâque, elle ne fait pas expressément référence à l'équinoxe, mais, en fait, vu l'offrande prévue des prémices de la moisson, une célébration avant ce moment eût été impossible (7). Un tel critère perdit sa précision avec la perte d'un centre géographique et un flottement se produisit (8). A la fin du deuxième siècle ou au début du troisième, les juifs établirent pour déterminer la date annuelle de la pâque un nouveau système qui ne tenait nullement compte de l'équinoxe vernal de telle sorte qu'au moins une fois sur trois, la fête se trouvait tomber avant celui-ci (9). Bien des chrétiens en furent étonnés voire choqués. Pourquoi, se demandaient-ils, célébrer le mémorial de la Passion et de la Resurrection de Notre Seigneur en tenant compte d'un calcul qui n'était pas le même que celui en usage du temps de Jésus-Christ ? D'autre part, avec le nouveau système juif, en considérant les choses d'un point de vue équinoxialiste, il pouvait se produire une double anomalie : Soit que la pâque fût célébrée deux fois en une année, c'est-à-dire d'un équinoxe vernal au suivant, soit qu'on ne la célébraît point d'un équinoxe à l'autre, de sorte qu'il y avait une année sans pâque. Dans l'ensemble, les chrétiens donnaient une grande importance à la relation de Pâques avec l'équinoxe vernal à cause du temps de la Passion, lui-même rattaché à l'hexaméron de la Création (10). D'ailleurs, à mesure que s'accroissait l'écart entre l'Eglise et la Synagogue, il paraissait anormal pour la majorité des chrétiens de dépendre des juifs pour la détermination de la date de Pâques. Cette considération fut sans doute à l'origine de travaux qui furent faits au troisième siècle. A Rome, on composa un cycle de seize ans auquel l'auteur d'un "De pascha computus" achevé en 243 apporta ensuite des corrections (11). Denys d'Alexandrie, de son côté, dans une lettre à Dométios et Didyme, proposait un cycle de huit années et exposait qu'il ne convenait pas de célébrer la fête de Pâques autrement qu'après l'équinoxe de printemps (12). Un peu plus tard un savant alexandrin qui devint évêque de Laodicée en Syrie appliqua aux déterminations pascales un cycle de dix-neuf ans, lequel "incomparablement plus exact que les autres", comme le fait remarquer S. Duchesne (13), devait s'imposer par la suite d'abord en Orient puis en Occident (14). Ces deux derniers computs tenaient rigoureusement compte du principe selon lequel, sans aucune dérogation, la fête de Pâques doit tomber après l'équinoxe vernal. Les calculs romains n'étaient pas si strict sur ce point puisque la pâque pouvait tomber un peu avant le 25 mars, date de l'équinoxe romain, mais, ainsi que l'observe U. Grumel "la différence réelle entre les Pâques de l'Occident et celles de tenants de la limite de l'équinoxe en Orient devait être assez rare et ne devait guère être aperçue

de ces derniers" (15). Leur attention était retenue par une différence autrement considérable quant à l'écart et à la fréquence, celle entre les Eglises équinoxialistes et les autres, nombreuses dans la zone d'Antioche qui continuaient à déterminer la date de Pâques d'après le calendrier juif sans tenir compte du fait que celui-ci avait été modifié. Les tenants de cette pratique attribuaient aux Apôtres la prescription suivante : "Vous autres, ne calculez pas, mais quand vos frères de la circoncision font leur pâque, faites aussi la vôtre... et même s'ils se trompent, ne vous en inquiétez pas" (16). Au début du quatrième siècle, les juifs modifièrent leur mode de calcul pascal, incluant dans le seul mois de mars toutes les dates éventuelles de la fête, ce qui constituait une accentuation du système pré-équinoxialiste (17). Cela ne manqua pas d'accentuer automatiquement le décalage entre les Eglises qui suivaient le calendrier juif et les autres.

Le désir d'une date unique de la célébration de Pâques pour toutes les Eglises n'était d'ailleurs nullement étranger aux chrétiens d'Occident. En 314, le concile d'Arles suggérait que l'évêque de Rome indiquât à toutes les Eglises la date annuelle de la fête (198). Probablement, comme nous le verrons, quelque chose de cette suggestion devait être retenu par le Concile de Nicée.

Constantin après avoir vaincu définitivement Licinius près de Chrysopolis le 18 septembre 324, devint le seul maître de l'Empire. Libéré de toute opposition politique, il envisagea de mettre fin au plus tôt à ce qui agitaient l'Eglise en Orient, la discorde à propos de la divinité du Logos et la controverse pascalle. Selon l'historien Sozomène, l'empereur aurait envoyé en mission à Alexandrie pour examiner ces deux problèmes son conseiller religieux l'évêque Ossius de Cordoue (19). C'était en Syrie, en Mésopotamie et en Cilicie, régions où l'influence juive restait forte que se trouvaient les Eglises attachées à l'usage protopaschite. La question fut soumise aux Pères assemblés en concile à Nicée au début de l'été 325. Il n'existe pas d'"Actes" authentiques du concile, parvenus jusqu'à nous. S'il y eut des procès-verbaux des séances, ils n'ont point été conservés. Les seuls documents émanant incontestablement du concile sont le symbole de foi, les vingt canons, la liste des membres et une lettre synodale adressée à l'Eglise d'Alexandrie (20). Le document sur la pâque que Jean le Scolastique a placé en appendice à sa Synagogê et que certains identifient avec le "décret" auquel fait allusion le premier canon du concile d'Antioche, n'est pas à proprement parler un faux; c'est un arrangement rédactionnel d'origine inconnue compilé à partir de documents authentiques qui, eux, nous sont parvenus (21). Comme tel, il ne nous en apprend pas davantage que ceux-ci. Voici la teneur de ce texte : "Du saint concile de Nicée sur la sainte pâque. C'est ainsi qu'on a mis à exécution l'

avis de tous ceux qui se sont réunis au saint concile au temps du pieux et grand basileus Constantin qui non seulement a rassemblé les évêques susmentionnés pour procurer la paix à notre nation mais, assistant lui-même à leur réunion, a examiné avec eux ce qui convenait à l'Eglise catholique. Après donc avoir examiné l'affaire concernant le devoir de célébrer unanimement la pâque par toute l'Eglise qui est sous le ciel, on trouva que les trois parties de l'univers étaient d'accord avec les Romains et les Alexandrins; seulement une région de l'Orient était en désaccord. Il a été jugé bon, toute question et contradiction ayant été laissées de côté que les frères de l'Orient fassent comme les Romains, les Alexandrins et tous les autres pour que tous en un seul jour d'une voix unanime fassent monter leurs prières au saint jour de Pâques. Et tous ceux de l'Orient qui diffèrent des autres ont souscrit (22).

Y eut-il un "décret" stricto sensu du concile de Nicée, dont le texte aurait été perdu ? Il est difficile de donner une réponse catégorique. S'il y eut un décret il serait étrange qu'un document de cette importance ait été égaré dès l'antiquité alors que les vingt canons édictés par cette haute assemblée se sont bien conservés. Il est vrai que le concile d'Antioche mentionne "τόν ὄρον τῆς ἀγίας καί μεγάλης συνόδου τῆς ἐν Νικαίᾳ συγκροτηθείσης... περί τῆς ἀγίας ἑορτῆς τοῦ σωτηριώδους Πάσχα". D'autre part, saint Athanase dans son "De synodis" fait allusion à un texte par ailleurs inconnu qui commençait par les mots "Ἐδοξε τὰ ὑποτεταγμένα" (23). Ces témoignages sont à prendre en considération à cause de leur origine et de leur antiquité. Le concile d'Antioche qui formula le canon relatif à la pâque ne doit pas être confondu avec la "synodus in epheis" qui se tint dans cette ville en 341; il eut lieu une dizaine d'années plus tôt, ce qui le place chronologiquement très près de celui de Nicée (24). Mais le terme "ὄρος" signifie définition et n'implique pas nécessairement qu'il s'agisse d'un texte écrit en forme de décret. Quant l'allusion que l'on trouve dans le "De synodis" composé en 359, comme elle fut faite en passant, elle est peu explicite de sorte qu'elle ne nous oblige nullement à conclure qu'elle se rapporte à un décret proprement dit. Un passage du "Panarion" de saint Epiphane établit bien la distinction dans les décisions adoptées par les Pères de Nicée : "ils édictèrent, lors du concile quelques règles ecclésiastiques; d'autre part, en même temps, au sujet de Pâques ils prescrivirent (ὡρίσαν) l'union et l'entente pour le jour saint et très vertueux de Dieu" (25). Il est certain qu'un accord portant sur plusieurs points a été conclu à Nicée mais pas plus que pour l'affaire du schisme mélitien, il n'y a eu un décret proprement dit (26). L'absence d'un compte-rendu des décisions de Nicée relatives à l'unification de la date de Pâques peut être palliée par des témoignages anciens directs et indirects.

La lettre synodale à l'Eglise d'Alexandrie déclare :
 "Tous nos frères de l'Orient qui jusqu'à présent n'étaient pas d'accord avec les Romains, avec vous et avec tous ceux qui dès le commencement font comme vous célébreront désormais la pâque en même temps que vous" (27).

La lettre circulaire de l'Empereur Constantin aux Eglises sur le concile de Nicée évoque la question pascalle et la résolution adoptée (28) : La pâque chrétienne doit être célébrée par tous le même jour et pour la détermination de la date, il ne faut pas s'en remettre aux juifs. Cela est humiliant et d'ailleurs il arrive que ceux-ci aient deux pâques dans une seule année - nous avons vu ce que signifiait cette assertion - . En conséquence, les Eglises doivent se conformer à l'usage que suivent la ville de Rome, l'Afrique, l'Italie, l'Egypte, l'Espagne, les Gaules, les Bretagnes, la Libye, la Grèce, l'Asie, le Pont, la Cilicie.

Saint Athanase mentionnait la Cilicie comme l'une des régions où existait l'usage de célébrer la pâque selon le comput juif (29). En fait la différence de pratique y coexistait comme en d'autres lieux ainsi que l'atteste Socrate (30). En 369, dans sa lettre aux évêques africains, saint Athanase réitère son affirmation : Les chrétiens de Syrie, de Cilicie et de Mésopotamie étaient en désaccord avec la majorité, ils célébraient la pâque "au temps où la font les juifs" (τῷ καιρῷ ᾧ ποιοῦσιν οἱ Ἰουδαῖοι). Il ajouta que l'on parvient à un accord (31). Dans le "De Synodis", il avait précisé que "ceux de Syrie se soumirent".

Il est fait référence à la décision de Nicée sur la pâque dans le canon 1 du concile d'Antioche. En voici le texte :
 "Tous ceux qui oseront enfreindre l'ordonnance (τόν ὅρον) du grand et saint concile assemblé à Nicée en présence du pieux basileus Constantin, à propos de la sainte fête de la pâque salutare seront excommuniés et rejetés de l'Eglise s'ils s'obstinent par esprit de dispute à l'élever contre ce qui a été sagement stipulé (πρός τὰ καλῶς δεδογμένα). Et cela concerne les laïcs. Quant à ceux qui ont la préséance dans l'Eglise, évêques, prêtres ou diacres, si l'un d'entre eux après la présente ordonnance osait se singulariser en pervertissant les gens et en causant du trouble dans les affaires ecclésiastiques et célébrer la pâque avec les Juifs (μετά τῶν Ἰουδαίων ἐπιτελεῖν τό Πάσχα), le saint concile le tiendrait dès lors pour étranger à l'Eglise, car non seulement il commet une faute, mais il devient pour beaucoup une cause de corruption et de perversion. De tels individus non seulement seront déposés de leur ministère, mais encore ceux qui oseront être en communion avec eux après leur déposition. Ceux qui sont déposés doivent être privés des honneurs extérieurs ré-

servés à ceux qui sont inscrits au saint canon et au sacerdoce de Dieu" (32). Ce texte ne nous apporte pas de lumières particulières sur les stipulations du concile de Nicée. D'autres indices nous permettent de savoir plus précisément sur quelle base on s'entendit. Les "Constitutions apostoliques", ouvrage pseudépigraphique de la seconde moitié du quatrième siècle nous montre comment le texte de la "Didascalie" fut quant aux prescriptions sur la pâque profondément remanié pour l'harmoniser avec les décisions de Nicée. On y lit : "Vous autres, frères ... célébrez les jours de la pâque avec un soin minutieux, après l'équinoxe, afin de ne pas faire deux fois mémoire de la Passion dans une seule année. Dans une année, vous ne ferez qu'une fois mémoire de Celui qui n'a souffert qu'une fois et vous ne cherchez plus à avoir votre solennité avec les juifs" (33).

Les "canons des Saints-Apôtres" qui ont été placés à la fin des "Constitutions apostoliques" sont issus du même milieu de la Syrie septentrionale. Le canon 7 déclare : "Si un évêque, un prêtre ou un diacre célèbre le saint jour de Pâques avant l'équinoxe vernal, avec les juifs, qu'il soit déposé" (34).

Saint Epiphane réfutant la position sur la pâque de la secte des Audiens rappelle les trois principes qui doivent pour la fixation de la date de cette fête guider les Orthodoxes : pleine lune, équinoxe, dimanche (35). L'évêque de Constantia s'étendant sur les avantages du cycle de huit ans, on peut en déduire avec certitude que le concile de Nicée n'avait pas imposé l'utilisation d'un cycle quelconque, en particulier celui de dix-neuf ans, comme on le crut par la suite. On trouve confirmation de la chose dans le fait que l'Eglise romaine continua longtemps encore à se servir de son propre cycle de quatre-vingts ans. Il y avait aussi d'autres différences pour le calcul de Pâques entre Alexandrie et Rome (36). Cette dernière rejetait la pâque du 15 lunaire, ce qui n'était pas le cas d'Alexandrie qui, par contre, acceptait celle du 22, date rejetée à Rome. Le mois lunaire pascal pouvait commencer à Rome le 5 mars tandis que pour les Alexandrins, il ne pouvait commencer avant le 8. Cela signifiait que la pâque romaine était susceptible de tomber le 20 ou le 21 mars, par conséquent légèrement avant l'équinoxe fixé dans le calendrier julien au 25. Cependant après Nicée, à l'encontre de leur propre comput, les Romains fêtaient Pâques toujours après l'équinoxe, ce qui indique que ce point fut certainement traité à Nicée et fit l'objet d'un accord (37). Pourquoi, malgré certaines différences, l'empereur Constantin invitait-il les Eglises protopaschites à se rallier à l'usage commun de Rome et d'Alexandrie ? C'est, très certainement, parce que les Pères de Nicée avaient surtout eu en vue d'interdire toute subordination à la computation des juifs. L'hostilité de Constantin à l'égard de ces derniers est d'ailleurs exprimée avec vivacité dans la lettre circulaire

de l'empereur (38). Or, à Rome, on s'était libéré de toute sujétion vis-à-vis du calcul synagogaal depuis le début du troisième siècle. De toutes façons, l'écart de dates n'était guère perceptible entre Rome et Alexandrie alors qu'il pouvait être considérable entre celui de ces deux Eglises et des communautés protopaschites. Après Nicée, les deux grands Sièges se concertèrent sur la question de la détermination de la date annuelle de Pâques, comme l'atteste un texte de saint Léon (39). Plusieurs fois, au cours du quatrième siècle, les Alexandrins se rallièrent à la date romaine de préférence à celle de leur comput (40). Cependant, petit-à petit, s'introduisit l'idée selon laquelle le cycle alexandrin de dix-neuf ans aurait été préconisé par les Pères de Nicée. C'était déjà semble-t-il, ce que pensait saint Ambroise (41). D'ailleurs Milan et les Eglises subissant son influence utilisaient alors ce cycle alexandrin (42). Cette conviction s'imposa définitivement dès le début du sixième siècle. Denys le Petit affirme alors péremptoirement que le cycle de dix-neuf ans a été établi par les Pères de Nicée "non tam peritia saeculari quam Sancti Spiritus illustratione" (43). Au septième siècle, l'auteur du "Chronicon Paschale" pense de même que ce cycle qualifié par lui d'"admirable et à jamais mémorable" avait été adopté par le premier concile oecuménique sous une inspiration divine ("θεοννεύστως") (44). Ce comput dont se servait pour la date de Pâques Anatole de Laodicée déjà au troisième siècle, ainsi que nous l'avons mentionné était, en fait, très ancien puisqu'il avait été inventé en l'an 432 avant notre ère par l'astronome athénien Méton (45).

On peut donc reconstituer de la façon suivante les éléments de la décision du premier concile oecuménique, relative à la date de Pâques :

- Cette fête doit être célébrée un même dimanche par toutes les Eglises.
- Il faut tenir compte de la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps.
- Les Eglises d'Orient qui se fondaient sur le comput des juifs de ce temps doivent abandonner cet usage.

Comme, d'autre part, nous l'avons déjà dit, on décida que Rome et Alexandrie s'entendraient désormais pour fixer concrètement la date annuelle de Pâques et en informeraient les autres Eglises.

Le concile n'est pas entré dans les détails concernant le calcul et n'a donc pas imposé un mode de calcul : "Une réglementation détaillée et exhaustive des aspects techniques de la computation pascale (y compris les problèmes que soulevait l'inexactitude du calendrier julien) n'entrait pas dans la compétence du concile", ainsi que le remarque avec justesse le professeur D.P. Oghitzky (46).

Les déterminations du concile de Nicée sur l'unification de la date de Pâques se heurtèrent à des réticences, voire à des oppositions dans les zones où prévalait l'usage protopaschite. Le premier canon du concile d'Antioche en est la preuve évidente. Théodoret de Cyr à propos d'un anachorète du nom d'Abraham: "Sa simplicité le porta au commencement à célébrer la pâque anticipée, ignorant apparemment ce que les Pères avaient stipulé à Nicée et désirant suivre l'usage ancien. Beaucoup d'autres d'ailleurs en ce temps-là se trouvaient dans cette même ignorance" (47). Il ne s'agissait pas toujours d'une ignorance mais d'un refus conscient de la décision nicéenne; tel était le cas des Audiens (48). Ils allaient jusqu'à accuser l'Eglise officielle d'avoir changé le calcul de la date de Pâques pour faire plaisir à l'empereur Constantin, ce qui était, au demeurant, une affirmation purement gratuite (49). La computation juive continuait à exercer un attrait auprès de certains chrétiens orientaux, particulièrement lorsque le comput alexandrin amenait à fixer Pâques tardivement, c'est à dire au delà du 21 avril. Ainsi en 360, la pâque selon le cycle alexandrin tombait le 23 avril. En 387, elle alla jusqu'au 25 de ce mois, alors que celle des juifs tombait cette année là le 20 mars (50). Il y eut, parmi les chrétiens du diocèse d'Orient un malaise qu'exploitèrent les Protopaschites. Saint Jean Chrysostome, alors prêtre à Antioche, prononça un discours "εἰς τοὺς τὰ πρῶτα νηστεύοντας" (51). Il se référait à la décision de Nicée et insistait sur la nécessité de préserver l'unité chrétienne et il déclarait: "Même si l'Eglise se trompait, l'exactitude dans l'observance des temps ne serait pas aussi importante que le délit de cette division et de ce schisme" (52). Ainsi, saint Jean Chrysostome n'avait pas comme préoccupation essentielle dans son argumentation la justification théorique du principe équinoxialiste. La date tardive de cette année-là nous a valu une très intéressante homélie à laquelle nous avons déjà fait allusion (53). L'auteur, un Oriental inconnu, s'efforce lui de fonder la justesse du principe équinoxialiste. Il réfute ceux qui voudraient que l'on célébrât Pâques à date fixe, comme par exemple l'Epiphanie, car il lui paraît capital de lier Pâques à l'équinoxe vernal à cause du temps de la Passion du Christ, correspondant elle-même à celui de la Création (54). Ce qui fait pour nous la valeur de cette homélie, c'est que son auteur expose non pas des spéculations personnelles, du moins dans l'ensemble, mais ce qui avait guidé dès le troisième siècle les tenants du système équinoxialiste. Voici en quels termes il résume les règles qui doivent être observées: "Le tout, en effet, est de veiller à ce que le 14 de la lune ne précède pas l'équinoxe de printemps, que le dimanche fixé pour le jour de la Resurrection soit affranchi du 14, et c'est ce 14 qui pose des problèmes à ceux qui calculent mal. Il faut, en effet, que le 14 tombe dans la semaine qui précède le jour fixé pour la Resurrection; s'il tombe en pleine semaine, la solution se découvre facilement, si au contraire, il tombe le Dimanche, il y faut une

application minutieuse, car ceux qui ne cherchent pas commettent quelquefois l'erreur de croire que c'est non le 14 de la lune, mais le 15; c'est précisément ce qui arrive à présent" (55). Ce texte nous montre comment en Orient les orthodoxes comprenaient et appliquaient l'ordonnance nicéenne.

Avec le temps, la pratique protopaschite finit par disparaître. D'ailleurs la législation civile y veillait: Une loi du 21 mars 413 punissait d'exil quiconque célébrait la pâque à une autre date que l'Eglise catholique (56). Cette stipulation fut reprise dans une autre loi du 8 juin 423 (57). Leur insertion dans le codex theodosianus en assurait la pérennité.

A partir du sixième siècle, sous l'influence de Denys le Petit, Rome adopta le cycle de dix-neuf ans. Le savant moine scythe continua en 525 la table de Cyrille d'Alexandrie pour quatre-vingt-quinze ans. Cette oeuvre se répandit vite dans tout l'occident, évinçant la table défectueuse composée en 457 par Victorius d'Aquitaine (58). Au temps de Charlemagne, ce cycle s'imposa complètement dans tout l'Occident. Dès lors la chrétienté eut le même comput, situation qui se maintint jusqu'en 1582, année où fut introduit dans l'Eglise romaine le calendrier grégorien.

L'Interdiction canonique de célébrer Pâques "μετά τῶν Ἰουδαίων" signifiait que l'on ne devait pas célébrer cette fête en se fondant sur la computation des juifs, mais contrairement à ce que l'on a cru plus tard, cette défense ne visait nullement une concordance fortuite de date (59). Cela ressort avec évidence du fait qu'au cours du quatrième siècle, après Nicée, les pâques juive et chrétienne coïncidèrent plusieurs fois (60). Au moyen-âge apparut l'idée fondée sur une interprétation littérale mais erronée de l'expression "μετά τῶν Ἰουδαίων" qu'une telle occurrence allait à l'encontre des prescriptions canoniques et que la pâque chrétienne devait être obligatoirement postérieure à celle des juifs. Ainsi Zonaras commentant le canon 7 des Saints-Apôtres déclarait à propos des juifs "qu'il faut que leur fête non-festale (ἀέριον ἑορτήν) vienne d'abord et qu'alors soit célébrée notre pâque (61). Matthieu Blastarès qui résume les connaissances et les opinions de son temps sur la question pascale indique parmi les normes pour la détermination de la date de cette solennité la non-coïncidence avec celle des juifs (62).

Une telle directive non seulement était absente des décisions de Nicée, mais encore allait, dans une certaine mesure, à l'encontre de celles-ci. En effet l'obligation de célébrer la pâque chrétienne après celle des juifs revenait à établir une nécessaire connexion de temps entre les deux. Pourtant cette interprétation de l'ordonnance du premier concile oecuménique est devenue habituelle dans l'Orthodoxie, on la trouve exprimée notamment par le célèbre canoniste l'évêque Nicodème Milasch (63). Nous devons considérer que selon ce qui fut décidé au concile de Nicée, les chrétiens doivent fêter tous, le même jour, la sainte solennité pascalle. Ce jour est le dimanche qui suit la pleine lune postérieure à l'équinoxe de printemps. Cet attachement au principe équinoxialiste constitue un élément fondamental de la Tradition, lié historiquement et symboliquement à la commémoration de la mort rédemptrice et à la Resurrection glorieuse de Notre-Seigneur. Quant à la détermination correcte de la date de l'équinoxe vernal, elle devrait, pour les mêmes motifs de fidélité à la Tradition et à l'esprit des décisions de Nicée être laissée à la compétence des astronomes.

Pierre,
Evêque de Chersonèse

Notes

1. Epist. ad Afros episc. 2, P.G., 26, col. 1032 c.
2. Epist. CVI, Ed. Schwartz, A.C.O., 11, IV, p. 61.
3. Prof.-Archiprêtre Livéry Voronov, Kalendarnaja problema, Ee izutshenie v svete reshenija Pervogo Vselenskogo Sobora o paskhalii i izyskanie puti k sotrudnitshestvu mezhdou Tserkvami v etom voprose, Bogoslovskie Troudy, 7, Moscou 1971, p. 203.
4. Eusèbe, Hist. eccl., V, XXIII-XXV, S, chr. 41, pp. 66-72. Sur cette affaire voir A. Strobel, Ursprung und Geschichte des frühchristlichen Osterkalendars, T.U. 121, Berlin 1977, pp. 17-69.
5. Concile de Laodicée, can. 7; document du cinquième siècle figurant dans les recueils canoniques comme canon 7 du deuxième concile oecuménique.
6. M. Noth, Histoire d'Israël, Paris 1954, pp. 448-453. C'est alors que la province perdit son nom de Judaca et reçut celui de Palaestina afin que même la toponymie n'évoquât plus l'idée que c'était la patrie des Juifs.
7. Exode, XII, 1-3; Lev., XXIII, 9-14; Nb., XXVIII, 16. Après l'exil, le mois d'Abib, c'est-à-dire mois des épis, fut appelé Nisan. Voir l'article "Pâque" par H. Haag. Diction de la Bible, suppl., t. 6, col. 1120-1149, Paris 1960.
8. Voir Ed. Schwartz, Christliche und jüdische Ostertafeln, Berlin 1905.
9. V. Grumel, Le problème de la date pascale aux IIe et IVe siècles. Revue des Etudes byzantines, t. XVIII, 1960, pp. 165-166.
10. Ce thème est particulièrement développé dans un sermon d'un auteur inconnu à la fin du quatrième siècle : Homélies pascales, III, Une homélie anatolienne sur la date de Pâques en l'an 387, étude, édition et traduction par F. Floëri et P. Nautin, S. Chr., 48, Paris 1957.
11. Sur le comput attribué à Hippolyte voir V. Grumel, La chronologie, Paris 1958, pp. 6-17; voir aussi A. Strobel, op. cit., pp. 122-133. "De Pascha computus", éd. Hartel (C.S.E.L., 40), pp. 248-271, Voir Grumel, ibid., pp. 17-18, et Strobel, ibid., p. 137.
12. Eusèbe, Hist. eccl., VII, XX, S. chr., 41, p. 193.
13. La question de la Pâque au concile de Nicée, Revue des questions historiques, t. 28, 1800, loc. cit., p. 20.
14. Eusèbe, Hist. eccl., VII, XXII, 13-19, ibid., pp. 225-227. Voir Grumel, Chron., pp. 31-36.
15. Le problème de la date pascale, loc. cit., p. 168.
16. Saint Epiphane, Haer. LXX, P.G., 42, col. 356C et 357B. Sur le rapport de cette prescription avec la Didascalie voir Fr. X. Funk, Didascalia et Constitutiones Apostolorum, Paderborn 1905. Testimonia Veterum, p. 7. Voir aussi A. Strobel, op. cit., pp. 347-352. C'était aussi la position exprimée par un Certain Trecentios, contemporain de Pierre d'Alexandrie (310-311) : Chronicon Paschale, P.G., 92, col. 73-76.
17. V. Grumel, Le problème de la date pascale, pp. 174-176.
18. Canon I : "Primo loco de observatione paschae Domini, ut uno die, et uno tempore per omnem a nobis observatur et juxta consuetudinem ad omnes dirigas", Hefele-Leclercq, Histoire des conciles II, p. 280.
19. Hist. eccl., I, 16, P.G., 67, col. 912A.
20. Prof.-Archiprêtre Livéry Voronov, Dokumenty i akty, vkhodjashtie v sostav "Dejanij Pervogo Vselenskogo Sobora 325 goda", Bogoslovskie Trudy, II, Moscou 1973, pp. 90-111.

21. J. Schmid, Die Osterfestfrage auf dem ersten allgemeinen Konzil von Nizäa, Vienne 1905, p. 66.
22. Vl. Benešević, Joannis Scholastici Synagoga L titularum, Munich 1937, p. 156.
23. De synodis, 5, P.G., 26, col. 688C.
24. Voir à ce sujet Ed. Schwartz, Zur Geschichte des Athanasius, Gesammelte Schrifte, 3, Berlin 1959, pp. 216-226.
25. Haer. LXIX, P.G., 42, col. 220A.
26. E. Danoy, La question pascale au concile de Nicée, Echos d'Orient, XXIV, 1925, pp. 424-444, en particulier, P. 435. Prof.-Archiprêtre Livéry Voronov, Kalendarnaja problema, p. 177. Sur la tentative de résorption du schisme mélitien à Nicée voir la contribution d'Annik Martin au recueil "Politique et théologie chez Athanase d'Alexandrie", Paris 1974, pp. 31-61, spécialement pp. 33-38.
27. Théodoret, Hist. eccl., I, 9, éd. Parmentier, p. 41.
28. Eusèbe, Vita Const., III, 18-19, P.G., 20, col. 1073-1077.
29. De synodis, 5, P.G., 26, col. 688 BC.
30. Hist. eccl., I, 8, P.G., 67, col. 60 D.
31. Epist. ad Afros episc., 2, P.G., 26, 1032 CD.
32. Rhallis et Potlis, III, pp. 123-124.
33. Co. ap., V, XVII, éd. de Funk., p. 287.
34. Rhallis et Potlis, III, p. 10. Sur le rapport entre ce recueil de canons et les Constitutions apostoliques voir W.M. Plöchl, Geschichte des Kirchenrechts, I, Recht des ersten christlichen Jahrtausends, Vienne 1959, p. 110.
35. Haer. LXX, P.G., 42, col. 360 A.
36. Sur ce cycle de 84 ans voir V. Grumel, Chronologie, pp. 18-22. A propos des différences entre l'usage de Rome et celui d'Alexandrie, voir L. Duchesne, art. cit., pp. 40-41, et H. Leclercq, art. "Pâques". Dictionnaire d'archéol. chr. et de liturgie, XIII 2, col. 1546.
37. V. Grumel, Le problème de la date pascale, pp. 170-171. L'affirmation de V. Bolotov selon laquelle on s'entendit à Nicée pour célébrer Pâques selon la coutume établie à Alexandrie n'est donc que partiellement exacte : Lektsii po istorii drevnej Tserkvi, t. 2, Spb. 1910, p. 436.
38. Eusèbe, Vita Const. III, 19, P.G., 20, 1076 AC.
39. Epist. CXXXI, I, P.L., 54, col. 1056 A.
40. E. Daunoy, art. cit. p. 441.
41. Epist. XXIII, I, P.L., 16, col. 1026-1027.
42. F. Daunoy, art. cit., p. 437.
43. Liber de Paschate, praefatio, P.L., 67, col. 485 A.
44. P.G. 92, col. 85 A. Mais au milieu du sixième siècle, Cosmas Indicopleustès écrit encore : "Quel peuple de l'Orient et de l'Occident, du sud et du nord, ayant cru en Christ, ne prédit, partant de méthodes de calcul diverses (ἐκ μεθόδων καὶ διαφορῶν ψηφῶν), les fêtes pascales pour de nombreuses années ?". Topographié chrétienne, III, 68, S. chr., 141, pp. 508-509. Il est difficile de déterminer à qui exactement pensait l'auteur en émettant cette assertion.
45. Sur cet astronome grec, voir l'article "Meton" dans Paulys-Wissowa, Real-encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft, XV 2, col. 1458-1466.

46. Kanonitsheskie normy pravoslavnoj paskhalii i problema datirovki Paskhi v uslovijakh nashego vremeni. Bogoslovskie Trudy, 7, Moscou 1971, loc. cit., p. 205.
47. Hist. relig. III, 7, P.G., 82, col. 1336 D.
48. Voir l'article de G. Bardy "Audius" dans l'encyclopédie "Catholicisme", t. I, col. 1022-1023.
49. Epiphane, Haer. LXX, P.G., 42, col. 353 BC.
50. D'après saint Ambroise, Epist. XXIII, 15, P.L., 16, col. 1031.
51. P.G., 48, col. 861-872.
52. Ibid., col. 870-871.
53. Cf. supra, note 10.
54. Op. cit. 3-5, pp. 113-115; 19-21, pp. 129-131; 26-31, pp. 135-141; 34, pp. 143-145; 37, p. 147; 48, p. 161.
55. Ibid., 57, texte grec, p. 171, trad. franç., p. 170.
56. Codex Theod., XVI, 6, 6, édit. Mommsen, Berlin 1905, p. 883.
57. Ibid., XVI, 10, 24, op. cit., p. 904.
58. H. Leclercq, art. cit., col. 1555-1558.
59. Voir à ce sujet la démonstration probante de D.P. Oguitzky, art. cit., pp. 205-207.
60. Voir V. Grumel, Le problème de la date pascale, p. 175.
61. Rhallis et Potlis, II, p. 10.
62. Syntagma alphabétique, lettre "v", chap. 7, Rhallis et Potlis, VI, p. 420.
63. Pravila Pravoslavnoj Tserkvi s tolkovanijami, t. II, édit. russe Spb. 1912, pp. 50-57 : Commentaire du canon 1 du concile d'Antioche.

The Date of Easter:
A Canonist's Observations

As the report of the Third Committee of the First Pan-Orthodox Preconciliar Conference indicates, the question of "a common celebration of Easter by all Christians" is a multi-faceted one. Though specifically theological problems ~~are~~ ^{may be} absent, sociological problems abound. Astronomy must be taken into account as well, since time--that medium in which our salvation has been accomplished--almost inevitably is measured by the relative movement of sun, moon and stars. The question is also of obvious ecumenical significance: For many, the celebration of Easter on different dates is a permanent scandal, the transformation of the feast par excellence of Christian unity into a monument to the divisions of Christendom. Less often considered is the importance of the question for Orthodoxy's mission to the world: Particularly in the West, Orthodoxy's message of salvation for all men through communion with the Living God is obscured by our external peculiarities, among which our idiosyncratic dating of Easter is perhaps ^{the} most noticeable. At the same time, these ecumenical and missionary considerations must be balanced by concern for the special pastoral problems of the local churches, lest calls for unity result simply in further divisions.

Finally, there is the canonical aspect of the question. As a student of the Orthodox canonical tradition, I am tempted to say, "Last but by no means least." Yet this would be not only

chauvinistic but also misleading. For in fact, the canons say very little about the date of Easter--much less, certainly, than many would claim. As the canonical studies prepared in connection with previous consultations would appear to indicate,¹ the role of the canonist here is in large part a negative one: to sweep away the many misconceptions and faulty interpretations which over the centuries have obscured what the canonical tradition in fact is saying.

The focal point of such misconceptions, and hence for the canonist's inquiry, is the Council of Nicaea. Among writers dealing with the paschal question or with the related problem of the calendar, reference is inevitably made to the First Ecumenical Council's "decree" on the date of Easter, whether by those opposing any change as apostasy from the true faith and a Judaizing betrayal of the canons, or by those who deem change necessary if the spirit and indeed the letter of the Nicene decision is to be observed. That such mutually contradictory positions exist in part is explained by the fact that no text of a Nicene decree on this matter has come down to us. Indeed recent research has questioned the very existence of such a formal conciliar decree.² Be that as it may, the council did deal with the date of Easter in some manner, and other texts of the period shed some light both on the nature of its decision and on the reasoning behind it.³ Professor Ogitsky, on the basis of an analysis of these texts, has neatly summarized the issue facing the council:

Even before the Council of Nicaea, general Church practice reflected the rule of the celebration of Pascha

on the Sunday after the 14th of the month of Nisan... The new question which the Council of Nicaea was to decide consisted of the following: Must one always consider as the 14th of Nisan that full moon which the Jews consider to be the 14th of Nisan? Or must Christians venture their own opinion and decide independently the question of the first vernal lunar month and its fourteenth day...?⁴

The majority of the Christian world, including the churches of Rome and Alexandria, had already freed itself from such dependence on the Jews; but Christians of the "East"--Syria, Mesopotamia and parts of Cilicia--followed the contemporary Jewish reckoning unreservedly, celebrating their Pascha on the Sunday following the Passover, even though in some years this meant celebrating before the vernal equinox. The majority objected: the Easterners' approach not only created great divergences in the date of Easter but also meant that Pascha might fall "twice in the same year," without due regard to the beginning of spring and the natural seasonal boundary of the year.⁵

Such is the background to the canonical prohibition against celebrating Pascha "with the Jews" (meta tōn Ioudaion) before the vernal equinox. Yet quite a different interpretation was adopted by the leading Byzantine canonists. Writing long after any concurrence of the Christian and Jewish celebrations had become impossible due to the increasing "lag" in the Julian calendar, Zonaras concludes in his interpretation of Apostolic Canon 7:

The whole meaning of this canon consists in the following: Christians are not to celebrate Pascha with the Jews, i.e. not on the same day with them; for their unsolemn holiday must come first, and only then must our Pascha be celebrated. Any clergyman who does not fulfill this must be deposed. The Council of Antioch in its first canon also determined the same.⁶

This interpretation gradually became incontestable, axiomatic. To this day in certain quarters it brings forth accusations of Judaizing against those who permit even a coincidental concurrence of Easter with the Jewish Passover. Yet its lack of historical basis and sound reasoning is evident. As Professor Ogitsky concludes:

Neither in the canons nor in other documents contemporary to the Council of Nicaea and which interpret its definition is there any mention that one must exclude the possibility of coincidental concurrences of the Christian Pascha with the Jewish, *i.e.* the possibility of celebrating it in several instances on the same day as the Jews. Also nowhere is there a prohibition against Christians celebrating Pascha earlier than the Jews. Such a prohibition would indicate a dependence of the date of the Christian Pascha on the date of the Jewish Passover. And everything that we know about the Nicene definition points to the fact that the Nicene Fathers were against any dependence whatsoever of Christians on Jews regarding this question.⁷

The Council of Nicaea⁸ thus prohibited the principle of dependence of Christian reckoning on contemporary Jewish reckoning of the Passover. But did it undertake any further, more detailed regulation of the date of Easter? This often has been suggested. In particular it is contended that the council authorized the Church of Alexandria to ascertain, year by year, the date of Easter, and thus **sanctioned**, albeit indirectly, that church's 19-year cycle and its placement of the equinox on March 21. Yet such a contention, though it may be supported by certain passages in the correspondence of St. Cyril of Alexandria and of St. Leo the Great,⁸ is not borne out by the subsequent history of paschal disputes. No mention of such a regulation occurs in the synodal letter addressed to the Church of Alexandria, though this would be the likely place for it, nor in St. Athanasius'

many references to the council. In fact Rome and Alexandria continued to differ both in theory and in practice on the dating of Easter, despite efforts towards agreement at the Council of Sardica. The situation was remedied by ad hoc compromises in the course of the fifth century, but neither Rome nor Alexandria claimed--or could claim--Nicene sanction for the technical aspects of its paschal computation.

The foregoing examples suggest the danger in exaggerating the significance and scope of Nicaea's paschal "decree," of stretching it beyond a simple prohibition against celebrating meta tōn Ioudaion before the vernal equinox. Yet two further points might be noted in the council's treatment of the subject:

(1) The council was extremely "traditional" in its approach to the problem. It did reject dependence on contemporary Jewish reckoning, regarding this as "unbecoming" and insulting to the Christians: Writes the emperor Constantine to bishops absent from the council: "Truly their [*i.e.* the Jews'] boasting is wholly out of place, as if we were not capable of observing it without their instruction."⁹ Yet the council did not thereby reject the idea that there is a necessary internal connection between the Passover of the Old Testament and the Christian celebration of "Christ, our paschal lamb" (I Cor. 5:7), nor did it claim any authority to disregard this connection^{and} 'to fix the date for Pascha arbitrarily, according to its own convenience or passing fancy. Rather, it affirmed that the Church, as the true Israel of God, is obliged to calculate the time of the true Passover correctly. To again quote Constantine: "By throwing off their [*i.e.* the Jews'] custom, we have the possibility of following a more correct procedure."

(2) The council wished to advance the concrete unity of the churches. From all accounts--the letters of St. Athanasius, for example, or that of Constantine--it saw the common celebration of Pascha by all the churches as a desideratum, even though it did not elaborate technical provisions for attaining this goal. The council's concern remains a timely one, for (to paraphrase the 1971 report of the Interorthodox Preparatory Commission) even though "diversity of liturgical practices and ecclesiastical customs constitutes, certainly, a phenomenon acceptable in principle within the Orthodox Church," this is true only "so long as beneath this diversity of outward appearances the inner organic unity of the Orthodox Church as a catholic whole is made manifest. But the existing arrangements in regard to the calendar stand on an entirely different level, since they bring about a slackening of the bonds of unity."¹⁰ Spiritual unity inevitably seeks concrete expression. Yet mere unity of external forms must not be mistaken for spiritual reality, for the realm of freedom and love. At Nicaea at least, this spiritual unity was present. The Easterners were "persuaded" (to quote St. Athanasius),¹¹ not compelled by the threat of excommunication, to adopt the majority approach to the dating of Easter. Surely this concern for preserving spiritual unity is as much a part of Nicaea's message to us as its pursuit of uniformity in the dating of Easter.

1. See in particular the work of D.P. Ogitsky, "Le problème du calendrier ecclésiastique," Istina 19.4 (1974) 462-471 (originally published in Bogoslovskie Trudy 4 [1968] 100-116), and "Canonical Norms of the Orthodox Easter Computation and the Problem of the Dating of Pascha in Our Time," St. Vladimir's Theological Quarterly 17.4 (1973) 274-284 (originally published in Bogoslovskie Trudy 7 [1971] 204-211), and also the article of L. Stan, "Pour que tous les chrétiens fêtent Pâques le même jour," Istina 19.4 (1974) 471-485 (originally published in Studie Teologice [1970] 5/6, 362-383). To the standard bibliography on the subject should be added V. Peri, Due date, un'unica Pasqua: Le origini della moderna disparità liturgica in una trattativa ecumenica tra Roma e Costantinopoli (1582-84) (Milan, Vita e pensiero, 1967).
2. Thus W. Huber, Passa und Ostern: Untersuchungen zur Osterfeier der alten Kirche (Berlin, Verlag Alfred Töpelmann, 1969) 64-65.
3. These include: the **synodal** letter addressed to the Church of Alexandria, in Theodoret, Hist. eccl. 1.1.9 (PG 82:929 ff.); Emperor Constantine's encyclical to the bishops absent from the council, in Eusebius, De vita Const. 1.3.17 (PG 20:1073 ff); St. Athanasius, Ad Afros 2 (PG 26:1029ff) and De synodis 5 (PG 26:688); Apostolic Constitutions 5.17; Apostolic Canon 7; and Council of Antioch canon 1.
4. "Canonical Norms..." 275.
5. Ibid. 275-276, and the article "Pâques," Dictionnaire d'archéologie et de liturgie 13.2:1541 ff., with the literature cited there.
6. Cited by Ogitsky, "Canonical Norms..." 277.
7. Ibid. 278.
8. Cyril, Ep. 87 / 2 (PG 77:385B); Leo, Ep. 121 / 2 (PL 54:1056). Huber, op.cit. 68, attributes Leo's comments to "kirchenpolitische" factors. The same might be said of Cyril's rather vague comments. Cf. "Pâques," 1554-1555.

9. Quoted by Ogitsky, "Canonical Norms..." 278.
10. In Towards the Great Council: Introductory reports of the Interorthodox Commission in preparation for the next Great and Holy Council of the Orthodox Church (London, SPCK, 1972) 36-37; the text in question draws directly on Ogitsky, "Le problème..." 463.
11. Kai hoi men apo tes Syrias episthesan, De synodis 5.

LA QUESTION D'UNE CELEBRATION COMMUNE DE PAQUES

Brève étude historique et canonique de la question

Ene BRANISTE

L'objet principal de notre rencontre et des discussions qui vont y commencer est l'examen de la question d'une célébration commune de Pâques par tous les Chrétiens le même dimanche. On a bien espéré ces derniers temps pouvoir résoudre ce problème par les différents projets pour la "stabilisation" de la date de Pâques, qui constitue le but de nombreuses rencontres et conférences interconfessionnelles (le symposium de Rome en mai 1969, celui d'Athènes en juin 1969, la consultation de Genève organisée par le C.O.E. en mars 1970, etc.). D'ailleurs ce genre de projets n'est pas nouveau; des propositions analogues avaient été faites à partir du XVIII^e siècle en Occident, mais leur reprise pendant notre temps n'a pas encore apporté de résultats concrets jusqu'ici et quant à moi je crois qu'ils resteront stériles aussi à l'avenir, pour des raisons que nous allons exposer plus loin.

Notre conviction est que le problème de la célébration simultanée de Pâques par tous les Chrétiens est étroitement lié au problème de l'unification du calendrier ecclésiastique dans la chrétienté orthodoxe. Nous avons à résoudre une question de la célébration commune de Pâques parce que l'on a premièrement à résoudre le problème du calendrier. Voilà pourquoi le problème dont la discussion nous a rassemblé ici ne peut être ni compris ni résolu indépendamment de celui du calendrier commun. Et il me semble que l'analyse plus attentive de la situation actuelle de l'Orthodoxie à ce point de vue aboutira à la même conclusion.

I. La situation actuelle de la chrétienté orthodoxe.

Il y a un désagréable manque d'unité dans le monde orthodoxe en ce qui concerne le calendrier ecclésiastique et la célébration de Pâques et cette situation a ses répercussions défavorables sur l'unité chrétienne en général. A cet égard, les Eglises orthodoxes d'aujourd'hui sont divisées - depuis l'année 1924 - en deux grands groupes :

a) D'un côté se trouvent les Eglises qui maintiennent "le vieux (ancien) style", c'est-à-dire le calendrier julien encore non rectifié, avec une différence de 13 jours de retard : l'Eglise russe (le Patriarcat de Moscou), l'Eglise serbe (le Patriarcat de Belgrade) et le Patriarcat de Jérusalem, auxquels on peut ajouter les monastères de l'Athos (à l'exception de Vatopedi) et celui du Sinaï.

b) D'un autre côté, se rangent les Eglises autocéphales et autonomes qui ont adopté les décisions de la Conférence interorthodoxe de Constantinople de 1923 pour la correction du calendrier, mais elles ne les ont appliquées que partiellement et emploient un calendrier mixte, c'est-à-dire le calendrier rectifié ou néo-julien (le "nouveau style"), tout en maintenant la pascalie (le cycle de Pâques et les fêtes mobiles) du vieux style, en célébrant donc la Pâque le même dimanche que les Eglises de la première catégorie. C'est la situation de la plupart des Eglises orthodoxes : le Patriarcat de Constantinople et ceux d'Antioche et d'Alexandrie, l'Archevêché de Grèce, l'Eglise orthodoxe de Roumanie et celle de Bulgarie, l'Archevêché de Chypre, l'Eglise d'Albanie, l'Eglise orthodoxe de Tchécoslovaquie (1), l'Archevêché autonome de Finlande (dès 1917).

Dans la même catégorie se situent les diocèses et les communautés de différentes nationalités constituant la "Diaspora" (dispersion) orthodoxe en Europe occidentale et en Amérique qui suivent le calendrier et la pascalie des Eglises nationales dont elles relèvent par leur origine ethnique ou par la juridiction canonique.

c) A côté de ces deux groupes principaux il y a le troisième, plus petit quant au nombre des fidèles, formé par les orthodoxes qui vivent dans les pays avec majorité catholique ou protestante, comme par exemple les italo-grecs de l'Italie méridionale et ceux qui habitent autour de Rome, les orthodoxes de Pologne (2) et ceux de Finlande, qui emploient exclusivement le calendrier grégorien même avant la Conférence de Constantinople de 1923; ceux-ci célèbrent donc la Pâque à la même date que les catholiques et les protestants, conformément au comput pascal grégorien. Quant à l'Eglise de Finlande elle avait obtenu la permission d'une telle pratique à partir même de 1917 de la part de l'Eglise russe, sous la juridiction canonique de laquelle elle se trouvait à l'époque. L'Eglise russe a donné aussi sa bénédiction aux orthodoxes du Japon pour l'usage du calendrier grégorien (adopté dans le Japon pour la vie civile à partir de 1875), bien que ceux-ci préfèrent encore le vieux style, favorisé par les russes; c'est aussi le Patriarcat de Moscou qui autorisa en 1936 les français orthodoxes de Paris (deux paroisses seulement à l'époque) de célébrer la Pâque en conformité avec le nouveau style (le calendrier grégorien). De même, en 1967 le Patriarcat de Moscou a accordé aux russes qui vivent en Suisse la permission de célébrer toutes les fêtes conformément au nouveau style.

d) La situation est encore plus délicate dans les pays où les orthodoxes constituent une infime minorité. Par exemple, dans les communautés orthodoxes des Pays-Bas, constituées d'une part par des russes et d'autre part par des hollandais orthodoxes, qui sont tous sous l'autorité canonique de l'Exarchat du Patriarcat de Moscou pour l'Europe occidentale, les fêtes fixes (par exemple la Nativité) sont célébrées en même temps que les catholiques, tandis que la fête de Pâques et les autres fêtes mobiles sont célébrées conformément au vieux style (donc exactement comme dans l'Eglise orthodoxe de Roumanie, quoiqu'il s'agit de fidèles appartenant à la juridiction de l'Eglise russe). C'est le même cas avec la communauté roumaine et celle des grecs, à Paris; par contre, les communautés russes de Paris, partagées entre plusieurs juridictions canoniques, célèbrent entièrement selon le vieux style. Deux paroisses russes dans des régions différentes sur le territoire du patriarcat d'Alexandrie maintiennent encore le vieux style, bien que selon la résolution de la Conférence ecclésiastique inter-orthodoxe de Moscou 1948, elles seraient obligées d'adopter le calendrier julien rectifié, utilisé dans le Patriarcat d'Alexandrie. Il faut mentionner aussi les petits groupements "stylistes" existant dans les Eglises avec le calendrier néo-julien, par exemple en Roumanie et en Grèce (où il y a même deux Eglises "stylistes" différentes).

Pour mieux comprendre l'origine de ces différences et pour trouver la solution la plus convenable pour la réalisation de l'uniformité du calendrier et de la célébration pascale dans l'Orthodoxie entière, nous allons faire premièrement un bref exposé sur le calendrier utilisé aujourd'hui, dont l'histoire nous aide à mieux comprendre en même temps la question de la célébration commune de Pâques.

II. Brève histoire du calendrier et de la pascalie.

L'histoire de notre calendrier commence en l'année 46 avant notre ère; celui-ci représente l'oeuvre scientifique d'un grand astronome païen (Sosigène), effectuée sur ordre de l'empereur romain Jules César, qui en avait besoin pour réglementer les affaires publiques (économiques et financières) de son vaste empire. A son apparition sur la scène de l'histoire antique, l'Eglise chrétienne trouvait donc ce calendrier utilisé depuis près d'un demi-siècle et elle l'a adopté comme tel pour ses besoins religieux et liturgiques, en lui ajoutant le système de la division du temps en semaines, d'origine orientale, utilisé auparavant par les juifs.

On connaît bien le défaut congénital du calendrier "julien", qui a fait surgir un problème du calendrier : c'est la petite différence de 11',14,02'' avec laquelle la durée de son année moyenne (l'année dite civile) dépasse la durée exacte de l'année astronomique, tropique ou solaire (365 j, 5h, 48',45,58''), arrondie par Sosigène en 365, 1/4 jours. L'année moyenne du calendrier julien est de fait plus longue de 11',14,02'' que l'année solaire; jusqu'à ce que le calendrier julien accomplisse son année, la terre a déjà fini son mouvement de révolution autour du soleil. Par cela notre calendrier est en retard d'un jour après chaque période de 128 ou 129 ans environ.

Le défaut sera constaté premièrement à l'époque du premier concile oecuménique (Nicée 325), lorsque le retard était déjà de trois jours. Mais les Pères du concile n'ont pas pris garde à remédier à ce défaut et à prévenir le retard du calendrier à l'avenir. C'était la question d'une date unique pour la célébration de Pâques par tous les chrétiens qui les préoccupait alors, parce que cette grande fête du christianisme était célébrée à des dates et selon des manières très différentes. Les Pères du concile poursuivaient notamment l'extirpation des coutumes judaïsantes à cet égard et le détachement des Pâques chrétiennes de la pâque des Hébreux, dont la date était très variable et souvent erronée, transgressant la loi biblique concernant le temps de sa célébration (Exode XII,6,18,27; Lévit. XXIII,5-8; Deut. XVI,1-8, etc.). En vue d'uniformiser la date de Pâques dans toute la chrétienté, les Pères du concile ont lié cette date aux deux phénomènes astronomiques proches du temps de la Résurrection du Seigneur dans l'année 30 (33) de notre ère, à savoir, l'équinoxe de printemps et la première pleine lune qui suivait l'équinoxe (la lune pascale). Pour cela ils ont fixé premièrement la date de l'équinoxe, qui tombait alors au 21 mars du calendrier romain (julien). Ensuite, en ce qui concerne la date de Pâques ils ont consacré le canon (comput) pascal alexandrin, c'est-à-dire la pratique régionale suivie dans l'Eglise d'Alexandrie, où la science astronomique florissait. Cette pratique peut être formulée dans la règle suivante : Pâques sera célébrée par tous les chrétiens le premier dimanche après la pleine lune du printemps (la première pleine lune après l'équinoxe); dans les années où ce dimanche coïnciderait avec la Pâque juive (14 Nisan), la fête chrétienne de Pâques sera reportée au dimanche prochain. Suivant cette règle et à cause de la mobilité de la date de la lune pascale, qui apparaît tantôt plus proche tantôt plus loin de l'équinoxe, la date de Pâques peut varier d'une année à l'autre tout au long d'un grand intervalle de temps : cinq semaines (35 jours), entre le 22 mars (la date la plus proche) et le 25 avril (la date la plus tardive) (3).

Il faut retenir que ni la disposition (ἡμερομηνία) concernant l'équinoxe et ni celle concernant la date de Pâques ne se trouvent parmi les décisions ou les "canons" du premier concile oecuménique et les actes du concile se sont perdus, en supposant qu'ils existaient. Seule la disposition concernant la date de Pâques peut être refaite à l'aide de la lettre encyclique par laquelle les membres du concile l'ont portée à la connaissance des différentes Eglises provinciales. D'autant plus on ne peut pas soutenir que le concile de Nicée aurait élaboré ou consacré une certaine règle ou méthode technique pour la détermination annuelle de la date mobile de Pâques. C'est à peine beaucoup plus tard que les tables pascales (les "pascalies") ont apparu avec leur système compliqué et difficile dont l'usage est encore en vigueur chez les tenants du vieux style pour la détermination des dates de Pâques, comme par exemple la prétendue "table perpétuelle" attribuée aux Pères (nicéens) et transmise par le canoniste Mathieu Blastarès (XIV^e siècle) (5) ou celle qui est attribuée à saint Jean Damascène et qui nous a été transmise par le moine Isaac Argyre (XIV^e siècle) (6).

D'ailleurs on sait que malgré l'accord établi entre les Pères de Nicée on n'a pas réussi à établir une uniformité parfaite dans toute l'Eglise chrétienne au sujet de la date de Pâques longtemps après le concile. Dans certaines Eglises locales de l'Orient, par exemple, on conservait encore les anciennes pratiques

judaïsantes, qui obligent quelques conciles oecuméniques et locaux postérieurs au concile de Nicée à formuler certains canons par lesquels on interdisait et condamnait la célébration de la Pâque chrétienne en dépendance de la Pâque juive : canon 1 du concile local d'Antioche (341) (7), canon 7 apostolique (8), canon 7 de Laodicée (9) et le 7 du IIe concile oecuménique (381) (10), répété dans le canon 95 du concile Ve-VIe oecuménique (692) (11). Les historiens Socrate (12) et Sozomène (13) confirment, eux aussi, dans le Ve siècle, la diversité dans la célébration de Pâques après le concile de Nicée.

Toutefois durant une longue période de plus d'un millénaire (525-1582) et notamment entre la fin du VIIIe siècle et la deuxième moitié du XVIe siècle, une unité presque parfaite s'est établie dans le monde chrétien tout entier relativement à la célébration de Pâques, entretenue par l'unité du calendrier. Les deux grandes parties de la chrétienté - l'Occident catholique et l'Orient orthodoxe - séparées par le grand schisme à partir de 1054, étaient quand même d'accord en ce qui concerne la date de Pâques (ainsi que la date de toutes les fêtes qui étaient communes), parce qu'elles utilisaient alors le même calendrier, qui conservait encore sa structure originale. La réforme grégorienne du calendrier en 1582 a rompu pour la première fois l'unité chrétienne au sujet du calendrier, et par conséquent l'unité pascale, car les Eglises orthodoxes, représentées alors par le patriarche de Constantinople, ont refusé la réforme, comme provenant d'une initiative catholique romaine. Maintenant donc le calendrier julien non rectifié (le vieux ou l'ancien style), en retard jusqu'alors de dix jours, les Eglises orthodoxes ont continué à célébrer la fête de Pâques suivant "le vieux style" et ses tables pascales erronées, qui indiquaient l'équinoxe de printemps et la pleine lune pascale à des dates qui ne correspondaient plus depuis longtemps à leurs dates exactes, indiquées par la science astronomique.

La nouvelle réforme du calendrier, réalisée par la Conférence inter-orthodoxe de Constantinople de 1923, bien qu'issue d'une bonne initiative et bien supérieure à la réforme grégorienne, a compliqué encore davantage la situation. Acceptée jusqu'ici seulement par certaines Eglises orthodoxes, bien que celles-ci constituent la grande majorité, elles ont appliqué mal - parce que partiellement - la rectification du calendrier, maintenant la "pascalie" du vieux style combinée avec le calendrier rectifié suivant la méthode constantinopolitaine (le calendrier néo-julien), afin que l'on conserve l'unité de l'Orthodoxie au moins dans la célébration de la plus grande fête chrétienne. A côté de deux grands groupes d'Eglises chrétiennes existant jusqu'alors (1924), à savoir celles qui avaient maintenu le vieux style d'une part et celles qui avaient adopté le calendrier grégorien d'autre part, un nouveau groupe paraît sur la scène de l'histoire du calendrier chrétien, constitué par les Eglises orthodoxes qui se sont créées une sorte de "calendrier mixte", en célébrant la fête de Pâques et les fêtes mobiles suivant le vieux style et les fêtes fixes suivant le nouveau style, c'est-à-dire aux mêmes jours que les catholiques et les protestants.

La Conférence interorthodoxe de Moscou en 1948 n'a rien apporté de nouveau à cet égard (d'ailleurs elle n'avait ni le pouvoir de prendre de décisions, ni même d'initiatives); en ce qui concerne la date de Pâques on a disposé que le vieux style sera maintenu dans toutes les Eglises orthodoxes; quant au calendrier, on a formulé la recommandation que tous les orthodoxes indépendamment de leur nationalité soient obligés de respecter le style de l'Eglise orthodoxe sur le territoire où ils habitent, afin que l'on préserve ainsi au moins l'unité interne de chaque Eglise orthodoxe à cet égard.

Voilà comment au bout de sa longue histoire, le calendrier unique dont se servaient d'abord tous les chrétiens se présente de nos jours brisé en trois morceaux ou variantes différentes, qui expliquent aussi le manque d'unité chrétienne dans la célébration de Pâques, à laquelle ont contribué un peu aussi les

dissensions confessionnelles qui ont rompu graduellement l'unité originelle du christianisme. Malheureusement quelques-uns de nous ont érigé ces différences concernant le calendrier et la célébration pascalle à la hauteur et la valeur de véritables dogmes de foi et symboles confessionnels, en maintenant l'abîme qui nous sépare les uns des autres.

Qu'est-ce qu'il faut faire ? Ainsi que nous venons de le montrer, le manque d'unité pascalle est la conséquence, le résultat ou l'effet du brisement graduel de l'unité du calendrier utilisé aujourd'hui par les chrétiens. Peut-on donc résoudre le problème de l'unité pascalle sans résoudre premièrement la question du calendrier ? Peut-on remédier à l'effet avant de déraciner la cause originelle du mal ? La séparation faite parfois entre le problème du calendrier et celui de l'unité pascalle est complètement artificielle et inopportune. Etant donné la différence de 13 jours existant entre les deux calendriers utilisés dans le monde orthodoxe (le calendrier julien non rectifié ou le vieux style et le calendrier julien rectifié par la méthode constantinopolitaine ou le calendrier néo-julien), les Eglises orthodoxes qui emploient le calendrier rectifié célèbrent en effet la fête de Pâques entre le 4 avril n.s. (=22 mars v.s.) et le 8 mai n.s. (=25 avril v.s.). C'est ainsi que s'explique la grande différence de temps qui sépare la fête de Pâques des orthodoxes et celle des catholiques et des protestants certaines années. Par exemple en 1975, tous les orthodoxes ont célébré la Pâque le même dimanche (21 avril v.s. ou le 4 mai n.s.) tandis que les catholiques et les protestants, en respectant la pascalie du style nouveau (grégorien), ont célébré cinq semaines plus tôt (le 30 mars), c'est-à-dire le premier dimanche après la pleine lune pascalle, qui avait eu lieu jeudi 27 mars, tandis que selon la pascalie du vieux style utilisé par les orthodoxes, la lune pascalle était considérée pleine au 17 avril du vieux style ou 30 avril du nouveau style, Pâques étant célébré donc le dimanche suivant (le 21 avril v.s. ou 4 mai n.s.), la deuxième pleine lune de printemps.

C'est pourquoi beaucoup de gens - chrétiens ou non chrétiens - se demandent à juste titre : le Christ n'est-il pas ressuscité une seule fois pour tous ? N'y a-t-il pas une seule Résurrection du Seigneur et par conséquent ne faudrait-il pas qu'elle soit célébrée le même jour par tous les chrétiens ? La coïncidence de la fête de Pâques orthodoxe avec celle des catholiques et des protestants dans la situation actuelle de l'Orthodoxie touchant le calendrier est tout à fait accidentelle, bien que cela arrive souvent (par exemple : en 1963, 1966, 1974, 1977, 1980, 1984, etc.); ce sont des exceptions dues au hasard, mais non le résultat d'une initiative quelconque à cet égard.

III. Possibilités et propositions pour l'uniformisation du calendrier et de la pascalie.

A proprement parler, dans le monde orthodoxe oriental il y a unité parfaite concernant la date de la célébration de Pâques : tous les orthodoxes célèbrent Pâques suivant le vieux style. Plus difficile se présente le problème pour la Diaspora (dispersion) orthodoxe dans l'Europe occidentale et l'Amérique. En effet, c'est le calendrier qui divise l'Orthodoxie; l'emploi de deux calendriers différents aboutit à un manque d'unité dans la célébration des fêtes fixes, qui n'est pas moins gênant. Car dans ce cas on se demande : le Christ n'est-il pas une seule fois né pour tous ? Pourquoi alors certains chrétiens orthodoxes célèbrent la Nativité 13 jours plus tard que les autres ? Mais notre unité dans la célébration de Pâques ne doit pas nous laisser indifférents, parce qu'elle a lieu à des dates erronées, conformes à un calendrier erroné.

Quelle solution s'impose pour la réalisation de l'uniformité du calendrier dans l'Orthodoxie ? Pourrait-on prendre comme plateforme la situation de trois Eglises orthodoxes autocéphales qui maintiennent encore le vieux style ou le

calendrier julien non rectifié ? - Pas du tout ! D'ailleurs, ces Eglises ne représentent numériquement qu'une minorité dans le monde orthodoxe et le retour des Eglises orthodoxes avec calendrier mixte, beaucoup plus nombreuses, au calendrier non rectifié, serait inconcevable pour des raisons multiples et justifiées.

Premièrement, du point de vue scientifique, le calendrier julien non rectifié s'est suffisamment avéré erroné, parce que les tables pascales utilisées par les tenants du vieux style indiquent l'équinoxe de printemps avec un retard de 13 jours (l'équinoxe réel ne tombe point au 21 mars, mais au 8 mars du calendrier non rectifié) ainsi que les dates des lunes pascales avec un retard de cinq jours; la conséquence en est que l'on aboutit à la célébration de Pâques à des dates aussi erronées et souvent après la deuxième pleine lune de printemps, la règle pascale consacrée par le premier concile oecuménique étant ainsi transgressée, ce qui arrive toutes les fois que l'on célèbre Pâques après le 25 avril n.s. ou le 12 avril v.s.

Deuxièmement, le retour des Eglises avec le calendrier mixte au vieux style ou le maintien à l'infini de celui-ci par les trois Eglises qui l'emploient encore aboutirait à un grand désagrément du point de vue de la vie sociale et pratique, c'est-à-dire l'emploi de deux calendriers différents dans les pays respectifs, ce qui ne ferait que renouveler ou maintenir le désaccord ennuyeux entre l'Etat et l'Eglise, parce que tous les pays (l'Union Soviétique et la Serbie inclus) emploient depuis longtemps le calendrier grégorien (le style nouveau) qui manifeste la tendance de devenir un calendrier d'usage universel, jusqu'à l'introduction éventuelle d'un autre, meilleur.

Troisièmement, le maintien du vieux style maintiendrait aussi l'isolement de la chrétienté orthodoxe orientale à l'égard du monde catholique et protestant, ce qui serait au détriment de l'unité générale du christianisme que nous tous désirons.

Mais la situation des Eglises orthodoxes utilisant le calendrier mixte (pascalie du vieux style combinée au calendrier rectifié) ne peut être considérée non plus comme un bon point de départ pour la réalisation de l'unité orthodoxe au sujet du calendrier et de la pascalie, parce que cette situation est tout à fait provisoire. La décision par laquelle les Eglises en question sont revenues à la pascalie du vieux style constituait à cette époque une concession momentanée faite aux Eglises-soeurs fidèles au vieux style, avec l'espérance que l'on pourra voir, tôt ou tard, l'adoption du calendrier néo-julien par ces Eglises.

Par conséquent, la seule solution possible pour la réalisation de l'unité parfaite et réelle dans l'Orthodoxie concernant le calendrier, c'est l'adoption du calendrier rectifié (le nouveau style) par les trois Eglises patriarcales qui emploient encore pour des diverses raisons, le calendrier julien non rectifié (le vieux style). Ce sont elles qui détiennent la clef de l'unité chrétienne à cet égard. Car la justesse et la nécessité de la rectification du calendrier reste, ainsi que l'on a déjà vu, au-dessus de toute évidence et de tous points de vue : scientifique, social et pratique. Quant au point de vue religieux, rien ne s'oppose à la rectification du calendrier ayant en vue que le calendrier ne constitue point une question de dogme ou de doctrine, mais de simple discipline ecclésiastique. Il n'appartient pas à l'Eglise d'élaborer des calendriers; le calendrier représente une affaire de l'Etat qui l'emploie pour ses besoins sociaux et que l'on peut changer ou améliorer lorsqu'il est nécessaire. Et il faut souligner que la rectification du calendrier ne signifie pas le changement ou le remplacement du calendrier actuel par un autre, comme le prétendent souvent les tenants du vieux style. Si les Eglises continuent à ne pas s'entendre entre elles à cet égard, on laisse la possibilité à l'O.N.U. ou à un autre forum inter-

national d'intervenir pour l'introduction d'un autre calendrier. Mais pour nous les chrétiens un nouveau calendrier, aussi meilleur soit-il par rapport à celui qui est en usage depuis plus de 2.000 ans, n'est point souhaitable, car tous les projets de "calendriers universels ou perpétuels" connus jusqu'ici ignorent les raisons religieuses et liturgiques des Eglises, ayant en vue seulement les besoins économiques, financiers et politiques de la société civile. Et aussi ingénieux qu'ils pourraient paraître, il faut les rejeter par principe, surtout quand il s'agit de ceux qui abandonnent le système de la division du temps en semaines, spécifique au calendrier et à l'année ecclésiastique chrétienne.

Bien entendu, l'adoption du calendrier rectifié sera faite dans les trois Eglises orthodoxes qui maintiennent encore le vieux style, au moment que chacune d'elles considérera le plus opportun, avec toute la prudence nécessaire et après une préparation psychologique du clergé et des fidèles, afin qu'on évite toute opposition, toute rupture de l'unité intérieure de ces Eglises. C'est sans doute une action difficile qui oblige à de multiples efforts, dont nous-mêmes sommes parfaitement conscients. Personne, à l'exception d'un synode panorthodoxe, ne peut imposer du dehors une telle mesure aux Eglises autocéphales quand il s'agit de questions concernant leur discipline intérieure. Mais c'est l'intérêt de l'unité orthodoxe et de l'unité chrétienne en général qui cherche l'issue à l'impasse actuelle, parce que la fête commune de Pâques représente non seulement la plus grande fête de la chrétienté, mais aussi le signe visible de notre unité dans le mystère central de la Rédemption; sa célébration simultanée serait donc une réponse aux efforts oecuméniques dans lesquels l'Orthodoxie est engagée, comme toutes les autres confessions chrétiennes.

Par la solution de l'unité du calendrier de cette manière, la question agaçante de l'unité pascale dans l'Orthodoxie trouverait-elle aussi spontanément sa solution. Car alors aucune des Eglises orthodoxes n'aurait plus d'intérêt à conserver la célébration de Pâques conformément au vieux style, dont les anciennes tables pascales, basées sur les "cycles" des ans (le cycle solaire et le cycle lunaire), ont cessé depuis longtemps de correspondre aux dates réelles (exactes) concernant les mouvements des corps célestes, indiquées par les observatoires astronomiques existant dans tous les pays. L'acceptation universelle de la méthode scientifique et des lois contrôlables du progrès astronomique de nos jours permet maintenant, plus facilement qu'aux siècles passés, l'adoption d'un système de calcul pascal qui soit unanimement accepté du point de vue scientifique, technique, religieux et canonique et en même temps exempt de toute erreur. Au moment donc où le calendrier rectifié sera adopté dans toute l'Orthodoxie, la grande fête de Pâques sera elle aussi célébrée par toutes les Eglises orthodoxes conformément à la règle nicéenne, le premier dimanche après la vraie lune pascale qui suit l'équinoxe réel de printemps, c'est-à-dire entre le 22 mars et le 25 avril du nouveau style.

Mais il ne faut pas lier à tout prix la date de Pâques à l'idée du printemps. La solution adoptée par le synode de Nicée avait en vue le monde méditerranéen (l'hémisphère boréal de la terre), où les structures civiles d'alors reposaient principalement sur une organisation avant tout agricole, pastorale ou tout au plus artisanale, et où prédominaient les symboles empruntés directement aux phénomènes naturels les plus évidents et significatifs ayant un puissant reflet, par leur déroulement cyclique, sur la vie et l'activité des collectivités humaines. Mais dernièrement le christianisme s'est répandu aussi dans l'hémisphère méridional et dans tous les continents, dans des régions où les saisons diffèrent par rapport à notre hémisphère. Le monde contemporain est orienté, au contraire, vers une civilisation de plus en plus technique, industrielle et scientifique, de moins en moins soumise aux rythmes de la nature (14). Voilà des raisons pour lesquelles la connexion symbolique, mais artificielle, entre la Résurrection du Seigneur et le printemps ne correspond plus à la situation

actuelle. Si nous cherchons donc une date commune pour la célébration de Pâques, fixée par rapport à l'équinoxe et à la première pleine lune de printemps selon la règle nicéenne, on doit prendre en considération l'équinoxe et la pleine lune d'un certain endroit fixe sur le globe terrestre, à savoir Jérusalem (Lieux-Saints), où s'est passée la Résurrection du Seigneur, ainsi qu'on l'a déjà proposé à la Conférence de Constantinople de 1923, et non l'équinoxe de chaque zone géographique du globe, prise séparément.

Ce n'est qu'alors que sera réalisée implicitement l'unité générale dans toute la chrétienté en ce qui concerne la célébration de Pâques : tous les chrétiens, indépendamment de leur confession, arriveront à célébrer Pâques le même dimanche, car nous espérons que l'on trouvera alors plus facilement une solution pour la disparition des petites différences existant encore entre le comput pascal alexandrin et celui de la réforme grégorienne du calendrier. Nous arriverons tous alors à respecter vraiment, dans la lettre et l'esprit, la disposition du premier concile oecuménique et l'on accomplira le désir du Seigneur que tous ceux qui croient en Lui "soient un" au moins en ce qui concerne la date de la célébration annuelle de Sa Résurrection, la plus grande fête du christianisme, dans laquelle les chrétiens des différentes nuances confessionnelles devraient être unis, et non désunis, comme aujourd'hui (15).

IV. "Stabilisation" de la date de Pâques ?

Nous répétons encore une fois à cette occasion : c'est en vain qu'on cherche maintenant une uniformisation ou une "stabilisation" de la date de Pâques, aussi longtemps que ne sera pas d'abord résolu le problème de l'unification du calendrier ecclésiastique dans l'Orthodoxie. Dès le moment où tout le monde chrétien utilisera de nouveau un seul calendrier - de préférence le calendrier néo-julien, le meilleur jusqu'ici selon l'opinion de la plupart des astronomes - on pourrait célébrer simultanément tant Pâques, que toutes les autres fêtes qui sont communes à toutes les grandes confessions chrétiennes.

De même, ce n'est qu'après cela que l'on pourrait prendre en considération les différents projets visant "la stabilisation" de la date de Pâques, à savoir l'adoption d'une date commune et conventionnelle pour la célébration de cette grande fête, qui réduirait sa variation à un intervalle de temps plus petit, à savoir à une seule semaine. Si l'on accorde confiance à une vieille tradition occidentale, transmise par l'écrit apocryphe les "actes de Pilate", selon laquelle le dimanche de la Résurrection du Seigneur (le 16 Nisan de l'année 30 de notre ère selon les uns ou 33 selon les autres) serait tombé au 27 mars du calendrier romain de l'époque qui correspond au 9 avril du calendrier actuel, la semaine de variation d'une date "stabilisée" de Pâques pourrait être limitée entre le 9 et le 15 avril, le dimanche pascal étant soit le deuxième d'avril (16), soit le troisième (17), soit le dimanche après le deux d'avril (18). Le symposium d'Athènes en juin 1969 proposait le dimanche qui tombe entre les 15-21 avril. Mais c'est la proposition du professeur russe D.P. Oguitzky qui nous semble la plus acceptable : celui-ci recommande le quatrième dimanche après l'équinoxe, qui tombe entre le 12 et le 18 avril et qui aurait l'avantage d'être toujours après la pleine lune pascalle et avant la deuxième pleine lune de printemps, respectant ainsi les prescriptions des Pères nicéens concernant la date de Pâques (19). Le maintien de tous les deux phénomènes naturels toujours observables et contrôlables, auxquels la date de Pâques est ancrée traditionnellement (l'équinoxe de printemps et la première pleine lune après l'équinoxe) - ajoutons-nous - présente aussi l'avantage de maintenir une célébration pascalle unitaire même dans l'éventualité d'une modification essentielle ou d'une substitution intégrale du calendrier actuel par un nouveau et complètement différent (20).

Le saint Synode de l'Eglise orthodoxe roumaine que j'ai l'honneur de représenter ici, à l'invitation du Secrétariat Général du C.O.E. en 1962, a publié déjà sa décision prise à la séance du 8 mai 1963, où il exprime son adhésion de principe à une éventuelle introduction d'un nouveau calendrier qui serait vraiment meilleur que l'actuel et aussi à une stabilisation de la date de Pâques à la manière indiquée, à condition qu'elle soit acceptée par toutes les autres Eglises orthodoxes ainsi que par toutes les autres confessions chrétiennes (21). Mais ensuite le IIIe Comité de la première Conférence panorthodoxe présynodale réunie à Chambésy en novembre 1976 s'est prononcé, à bon droit, contre de tels projets, pour beaucoup de raisons; entre autres, parce que leur adoption représenterait une déviation des dispositions nicéennes concernant la date de la célébration de Pâques (22).

En tout cas, nous considérons prématurée et inopportune leur prise en considération avant la solution de l'unité du calendrier ecclésiastique dans l'Orthodoxie, à laquelle il faut accorder toute l'attention et la priorité dans nos préoccupations et efforts coordonnés à la recherche de l'unité.

- - - - -
- - -
-

Notes

1. Mais dans la Slovaquie on maintient le vieux style, avec la tendance d'être révisé (voir dans la revue "L'Eglise Orthodoxe Roumaine", 1953, N° 11-12, p. 1115).
2. Dans certains diocèses orthodoxes de Pologne, comme Bialystok, sont représentés tous les deux styles : dans les paroisses de campagne on maintient davantage le vieux style, dans les paroisses des villes on préfère le nouveau style.
3. Beau commentaire sur le but et le sens de la disposition nicéenne à Vittorio Peri, "La date de la fête de Pâque. Note sur l'origine et le développement de la question pascale", Vatican, 1968.
4. Transmise par Socrate, "Hist. ecclés.", I,9. - Cf. aussi l'épître de l'empereur Constantin le Grand aux évêques non présents au concile, conservée par Eusèbe, "De vita Constantini", III, 17-20; Socrate, "Hist. ecclés." I,9 et V,22; Théodoret, "Hist. eccl." I,10.
5. Dans sa "Syntagmealphabétique", lettre P, chapitre "Sur les Saintes Pâques".
6. Migne, P.G., t. XIX, col. 1297-1298.
7. "Tous ceux qui osent mépriser la décision du saint et grand synode assemblé à Nicée... en ce qui concerne la sainte fête des Pâques salutaires, qu'ils soient excommuniés. Et si quelqu'un des hommes de l'Eglise, évêque ou prêtre ou diacre, osera... célébrer les Pâques avec les juifs..., le saint concile... dispose qu'ils soient défroqués...".
8. "Si un certain évêque ou presbytre ou diacre célébrera le saint jour des Pâques avec les juifs avant l'équinoxe de printemps, qu'il soit défroqué".
9. Que les hérétiques quatordécimans (tétradits), ainsi que les novatiens et les fotiniens, après l'abandon de leur hérésie soient reçus de nouveau dans la communion de l'Eglise par l'onction avec le saint Chrême.
10. Disposition similaire à celle du 7ème canon de Laodicée (voir supra).
11. Une interprétation correcte de ces canons-ci, dans l'étude du Prof. russe D.P. Oguitzky, "Les normes canoniques de la Pascalie orthodoxe et le problème de la datation des Pâques dans les conditions de notre temps" (en russe), dans "Bogoslovskie Trudi", t. VII (1971), p. 204-211.

12. "Hist. ecclés.", V,22 (P.G., t. LXVII, col. 628 A-B) : "En effet, ni le Sauveur ni les Apôtres ne donnèrent de loi prescrivant ce mode d'observance (de la Pâque); et pas plus, comme le fait la loi de Moïse pour les juifs, les évangiles, ou les apôtres, nous l'imposèrent sous la menace d'une condamnation, d'un châtement ou d'une malédiction... Les apôtres ne se proposèrent donc pas de légiférer au sujet des jours de fête, mais d'enseigner une vie droite et la piété envers Dieu. Il me semble que, de la même manière que beaucoup d'autres choses devinrent une coutume selon les régions, de même la fête de Pâques eut dans les différentes (communautés) chrétiennes son observance caractéristique à partir de quelque coutume traditionnelle, pour la simple raison, que déjà relevée, qu'aucun apôtre ne fixa à ce sujet, et pour personne, une prescription légale. Les faits eux-mêmes démontrent que dès l'antiquité (la fête) trouva son observance dans les différentes communautés (en dérivant) plutôt de la coutume que de la loi".
13. "Hist. ecclés.", VII, 19.
14. Cf. Vit. Peri, op. cit., p. 46-48.
15. A propos de l'histoire du calendrier chrétien, plus de détails dans mon étude "Le problème de l'unification du calendrier ecclésiastique dans l'Orthodoxie", dans la revue roumaine "L'Orthodoxie", (Bucarest), 1955, N° 2.
16. C'est la proposition de l'Alliance Réformée Mondiale (Francfort, août 1964), de feu le patriarche oecuménique Athénagoras (au symposium d'Athènes en juin 1969) et de la Consultation de Genève, organisée par le C.O.E. en mars 1970.
17. Proposition du pape Paul VI.
18. Proposition du Comité Spécial de l'ancienne Société des Nations, reprise dernièrement par les anciennes Eglises orientales, l'Eglise anglicane et le C.O.E.
19. Voir Prof. D.P. Oguitzky, op. cit., p. 209-210.
20. Vit. Peri, op. cit., p. 45.
21. Voir le texte roumain de cette décision dans la revue "L'Eglise orthodoxe Roumaine", 1963, N° 5-6, p. 577-578.
22. Voir "Episkepsis" (Genève), N° 158, 1er déc. 1976, p. 11-13.

ETL'ORTHODOXIE DANS LES PAYS ANGLOPHONES D'OUTRE-MER

Colloque inter-orthodoxe
sur la date de Pâques
Genève, 28 juin au 3 juillet 1977

par

le Révérend Dr. Nikon D. Patrinos

Nous nous proposons de présenter les résultantes socio-culturelles de la célébration de la Pâque orthodoxe, actuellement différée, telles qu'elles se manifestent dans la Diaspora orthodoxe des pays anglophones d'outre-mer dont nous avons une longue expérience personnelle. Notre présentation sera en outre centrée sur les conditions et les courants de pensée dominant chez les Orthodoxes du continent nord-américain, considérés comme représentatifs de conditions très semblables dans d'autres pays anglophones d'outre-mer.

Mais les réflexions, les sentiments et l'attitude des Orthodoxes américains devant la question pascale ne peuvent être justement estimés ni dotés des valeurs qui leur sont propres à moins de ne les analyser comme des aspects traduisant la nature et la synthèse de l'expérience religieuse de chaque Orthodoxe américain et de la communauté dans laquelle il vit.

Ainsi s'agit-il de faire ressortir les éléments essentiels de cette expérience en les accompagnant d'un bref compte-rendu de leur raison d'être profonde avant que nous n'essayions d'exposer et de discuter les aspects socio-culturels de notre question ainsi que les attitudes et les convictions prévalant dans la grande majorité des Orthodoxes américains.

Les deux caractéristiques les plus marquantes de l'orthodoxie américaine, telle qu'elle apparaît actuellement et telle qu'elle tend à se développer, sont: l'Ecclesia, sa hiérarchie établie et ses paroisses, qui est, pour la première fois dans l'histoire orthodoxe, à l'écart de la nation et également isolée au milieu d'un environnement de courants et de mouvements profonds d'ordre socio-culturel, intellectuel, spirituel et politique.

Cela signifie que l'Ecclesia orthodoxe de la Diaspora, et particulièrement celle d'Amérique, s'est trouvée dotée de libertés constitutionnelles et fondamentales qu'elle n'avait pas connues auparavant. Ces libertés amenèrent

certains dangers précis qui auraient pu conduire à son absorption par d'autres Eglises si elle n'avait tiré de son passé et de ses souvenirs conscients et inconscients suffisamment de force pour se servir d'elles et croître en maturité dans le nouvel environnement.

Ce qui ne veut pas dire pour autant que le détachement des liens nationaux ait privé l'Ecclesia orthodoxe d'Amérique de la richesse culturelle et traditionnelle propre à la nation et de la richesse culturelle de chaque juridiction.

Au contraire, les traditions particulières, les caractéristiques et les harmoniques culturelles relatives aux croyances et aux pratiques ont été rehaussées - elles le sont encore - et placées dans le cadre qui leur revient, afin d'être préservées et transmises aux générations futures de croyants orthodoxes. Et ceci, malgré la tendance de certaines juridictions à se défaire de tout signe extérieur d'identification avec leur pays d'origine, y compris leurs noms.

Il va sans dire que toutes les coutumes culturelles ou religieuses ou bien l'attachement racial à des modes de pensée ne survivent pas sans modification, lorsqu'il leur arrive de survivre. Mais celles qui ont survécu ont contribué à conserver la personnalité culturelle et traditionnelle de chaque juridiction orthodoxe et lui ont ainsi garanti une place respectable au sein de la complexité de l'environnement américain religieux, culturel et spirituel dans son ensemble.

Rien n'est accepté sans analyse

Ceci nous mène à la seconde caractéristique de l'orthodoxie américaine: sa situation exposée à l'influence de croyances et de courants de pensée qui, le plus souvent, ont fait davantage qu'en secouer les bases et ont parfois menacé son existence même dans le nouveau monde.

L'orthodoxie américaine a été exposée - elle l'est même encore maintenant - à des tempêtes spirituelles et intellectuelles hostiles mais, comme le roseau proverbial qui, battu par les vents, ne rompt pas, elle s'est avérée suffisamment souple et viable pour résister au déracinement ou à l'effondrement.

Si vives cependant que soient devenues les douleurs nées de cet environnement ambiant, qui se sont exprimées principalement par la substance et l'orientation de l'éducation reçue par les jeunes Orthodoxes dans les écoles d'Etat, il en résulte que les rangs de notre Eglise orthodoxe ont été imperceptiblement pénétrés par une tendance à l'analyse et souvent à la

critique de croyances et de pratiques qui n'étaient pas - et ne sont toujours pas - remises en question par les croyants orthodoxes traditionnels.

Cette tendance n'est pourtant pas suscitée par l'intention de détruire ce qui est traditionnel, mais par le profond désir de croire intelligemment et d'éviter des discordes inutiles avec un environnement non-orthodoxe auquel le croyant est relié par des valeurs et des idéaux d'ordre moral, culturel et national.

Le respect et l'attachement de la grande majorité des Orthodoxes d'Amérique aux précieux liens traditionnels sont clairement illustrés par le maintien des langages liturgiques et par les attaches spirituelles, et dans certains cas juridictionnelles, avec les Eglises-Mères.

Les Orthodoxes nés en Amérique, du théologien au laïc professionnel dont les intérêts en jeu sont importants car ses enfants sont élevés dans une atmosphère spirituelle orthodoxe, ne sont pas préparés à accepter sans discussion tout ce qui pourrait affecter leur pensée ou leur existence, qu'il s'agisse de croyance ou de pratique.

Cette exigence ne provient pas seulement de l'esprit de connaissance et de justice américain, mais de l'éducation approfondie et unique en son genre que les Orthodoxes reçoivent de leurs prêtres.

Le prêtre orthodoxe d'Amérique

Le prêtre orthodoxe d'Amérique est en moyenne le prêtre orthodoxe le plus dynamique et le mieux éduqué de notre époque. Actuellement, 80 à 90 % des prêtres orthodoxes sont des théologiens, c'est-à-dire des diplômés d'écoles de théologie officiellement reconnues et de niveau universitaire. D'ici quelques années, il n'y aura pas de prêtres orthodoxes en Amérique qui ne soient théologiens.

L'éducation reçue par nos aspirants au sacerdoce est très diversifiée et touche non seulement aux disciplines traditionnelles de la théologie y compris l'histoire, les éléments constitutifs et les réalités de la foi orthodoxe, mais aussi aux sciences qu'il est nécessaire de connaître pour projeter sa propre foi dans la vie de tous les jours. Ainsi, un diplômé de nos écoles de théologie a de bonnes connaissances en biologie, en psychologie des êtres normaux et anormaux, en sciences liées au développement des valeurs sociales par rapport aux credos et aux courants politiques et philosophiques.

Inévitablement, et par l'intermédiaire des nombreux media qu'offre l'éducation communautaire - en premier lieu l'éducation religieuse à tout âge -, le prêtre transmet à ses fidèles une certaine attitude en face des problèmes théologiques et une position claire devant les situations ecclésiastiques qui peuvent avoir des conséquences directes et immédiates sur leur vie personnelle et familiale. Comme conseiller de la plupart de ses paroissiens, quel que soit leur âge, et étant au courant de toutes leurs difficultés ou de leurs problèmes personnels, il occupe une position unique et privilégiée mais aussi responsable à partir de laquelle il peut donner corps et direction à l'expérience religieuse des individus comme de la communauté.

Nous avons donc ce phénomène unique de laïcs de n'importe quelle profession s'intéressant même à des questions purement théologique toutes les fois qu'ils peuvent y discerner une signification pour leurs propres modes de pensée et leur vie religieuse. Ils sont capables d'aller aux sources d'une connaissance pertinente et de faire des travaux de recherche qui, dans d'autres Eglises orthodoxes, peuvent encore être considérés comme la prérogative des théologiens professionnels. Il faut mentionner ici l'aide récente que représentent les discussions retransmises par les moyens de communication tels que la télévision, les journaux et les revues portant sur des problèmes théologiques complexes de la vie personnelle et communautaire; et aussi l'extension et la profondeur des relations oecuméniques des dix dernières années.

Les dangers de l'indifférence des laïcs

Bien entendu, il ne faut pas s'attendre à ce que des laïcs orthodoxes discutent des dogmes fondamentaux de l'Eglise orthodoxe qui sont restés et resteront immuables en vertu du système de pensée et de pratique orthodoxe.

Pour tout le reste, des coutumes liturgiques au jeûne personnel, et pour tout ce qui affecte la politique de l'Eglise et sa position dans la société américaine, l'Orthodoxe américain exige une assise rationnelle convaincante afin de se situer intelligemment derrière l'Eglise. Autrement, il a tendance à avoir recours à l'arme la plus forte qu'un croyant possède dans une Eglise libre au sein d'une société libre: l'indifférence.

L'indifférence a été et continue à être le danger mortel le plus redouté de l'orthodoxie en Amérique. Les Orthodoxes qui arrivent à cette conclusion que leur Eglise ne répond pas d'une façon satisfaisante à leurs besoins cessent d'assister aux offices et de participer à la vie sacramentelle

de la communauté. Actuellement sont comparativement peu nombreux ceux qui s'adressent à d'autres Eglises. La plupart des croyants déçus deviennent agnostiques ou irrégieux. Ainsi, l'Eglise ne fait pas que perdre des membres qu'elle ne peut se permettre de perdre, mais elle doit assumer la culpabilité d'avoir éloigné les fidèles du salut offert par le Christ.

Par chance et c'est tout à leur honneur, les laïcs orthodoxes s'avèrent presque toujours capables d'accepter un grand nombre de règles et de règlements qu'ils n'approuvent pas vraiment. Simplement parce qu'ils croient que nous, leurs bergers, avons sincèrement pour but leur perfectionnement en Christ; ils sont prêts à vivre avec des règlements et des situations avec lesquels ils peuvent ne pas s'accorder. Mais cette tolérance ne va pas au-delà du point où ces situations qu'ils n'approuvent pas peuvent atteindre et empiéter leur développement spirituel et leur expérience religieuse intérieure.

Passée cette limite ils protestent et leur protestation prend souvent des formes préjudiciables à la fois pour l'Eglise et pour notre crédibilité à nous ecclésiastiques. Si nous ne satisfaisons pas honnêtement leurs besoins spirituels au niveau de l'expérience religieuse et ecclésiale, familiale et culturelle, ils rechercheront très certainement aide et réconfort auprès d'autres philosophies et institutions chrétiennes ou même non-chrétiennes, comme un certain nombre d'entre eux l'a déjà fait.

L'opinion des Américains orthodoxes sur la date de Pâques

Cette opinion relève plutôt d'une conviction que d'une prise de position théorique et provient moins de discussions théologiques que de la réalité elle-même, de l'expérience des congrégations dont l'activité sert à juger toute forme de pensée et de vie religieuse. A quoi bon, a-t-on demandé, adhérer à des règlements et à des situations qui tendent à produire l'inverse des effets escomptés sur l'expérience personnelle et l'expérience de groupe?

Le but de tout le système chrétien de pensée et de pratique, et particulièrement de notre théorie orthodoxe sur Dieu et l'homme qui n'a jamais été surpassée, ce but n'était-il pas d'élever et de guider le croyant vers une expérience intérieure d'épanouissement personnel en Christ qui se traduise dans son existence par une expérience chrétienne pure et productive ?

Autre question: quelles sortes de raisons, si théologiques soient-elles, pourrait-il y avoir qui permettent des règles empêchant le libre développement de la conscience personnelle orthodoxe et la fructification de la croyance orthodoxe dans la vie chrétienne? En somme, quelle est la valeur d'une stricte adhésion à un vieux rite orthodoxe si un tel attachement n'a pas de conséquences sur l'expérience de la communauté?

N'étaient-ce pas l'intention et le but de la branche législative de l'Eglise orthodoxe, de ses synodes oecuméniques et des autres synodes qui font autorité, de trouver dans la législation le meilleur moyen qui permette à l'enseignement et à la vie sacramentelle de l'Eglise de se répercuter dans l'expérience de tous ceux qui forment le corps mystique du Christ?

Et, conformément à cette intention et à ce but, plusieurs synodes n'ont-ils pas changé nos règles et nos règlements lorsque les lois en vigueur n'avaient pas de répercussions sur la communauté orthodoxe?

Ce qui suit maintenant est une discussion en deux parties pour le maintien de l'ordre actuel d'une célébration de la Pâque orthodoxe en même temps que sa réfutation. Il faut noter ici que les arguments pour et contre puisent leur force dans les réalités socio-culturelles dans lesquelles vivent les Orthodoxes américains et qui contrôlent largement leur vie quotidienne.

Il est inévitable cependant que les aspects théologiques de notre question ne peuvent être ignorés. Ils sont donc mentionnés, mais seulement dans la mesure où ils sont en rapport direct avec les ramifications socio-culturelles du problème et où ils aident ou bien entravent les processus menant à une conclusion acceptable du débat pour les Orthodoxes américains.

Discussion

Première partie: énoncé de l'argument

Le débat en faveur d'une célébration à une date différente repose sur une conception théologique d'après laquelle nous ne devrions rien changer à tout ce qui nous a été transmis, surtout à ce qui est en vigueur depuis de nombreux siècles et qui résulte des décisions des synodes oecuméniques.

En apportant des innovations aussi importantes que le changement de la célébration pascale nous ne nous coupons pas seulement d'une partie importante de la tradition orthodoxe, mais nous courons le danger de perdre peu à peu notre système de croyance et de pratique orthodoxe dans la Diaspora.

En conséquence, nombre de nos jeunes qui désirent rester des Orthodoxes aussi purs que possible en observant les très anciennes lois et traditions de l'Eglise orthodoxe courent le danger de voir leur continuité avec l'orthodoxie rompue et leur expérience orthodoxe amputée et altérée.

De tels individus, et probablement des groupes, ne se conformeront pas au changement s'il a lieu et continueront à célébrer leurs propres Pâques selon les calculs actuellement en vigueur. Alors, en dehors des groupes qui observent encore le calendrier julien en Amérique, il y en aura d'autres qui observeront Pâques séparément.

Ceci constituera une cause d'aliénation supplémentaire dans la famille orthodoxe des juridictions en Amérique. Et bien que l'environnement religieux américain sous la forme de son entité multi-ecclésiale et multi-dénominationnelle ne s'offusque pas de ce genre de manifestations d'individualisme religieux, un éventuel fusionnement canonique orthodoxe en Amérique sera repoussé dans le temps.

A la limite, cet argument peut mener à une situation schismatique, principalement à l'initiative d'un groupe orthodoxe d'origine russe.

Il faut noter toutefois que ce groupe s'est déjà retranché dans l'isolement en ne participant à aucun des conclaves orthodoxes comme la Conférence permanente des Evêques orthodoxes canoniques en Amérique et a condamné systématiquement tous les efforts tendant à faciliter les relations interorthodoxes en Amérique.

L'argument précédent est aussi avancé par de très petits groupes de teinte monastique qui ont été inspirés par des jeunes en quête d'une conformité absolue à une forme mystique d'expérience orthodoxe. Ces jeunes gens proviennent généralement des rangs de la révolution culturelle de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix ou bien sont prédisposés par leur personnalité à une adhésion fanatique à toutes les idées et pratiques qui seront à leur convenance.

Plus ces gens sont ignorants du véritable esprit de l'Orthodoxie, plus ils sont fanatiques en se raccrochant à des formes et à des structures qui ont pu avoir quelque attrait et quelque utilité, mais à une autre époque. Toutes les observances extérieures, depuis les ornements et les particularismes jusqu'au strict respect du nombre exact de Kyrie eleison pendant les offices, sont partie intégrante d'une Orthodoxie des formes qui semble leur fournir la sécurité personnelle qu'ils ne possèdent pas autrement face aux courants intellectuels et spirituels de l'existence.

Par suite de leurs efforts, conscients ou inconscients, pour éviter les dures réalités de la vie quotidienne, ils se sont avérés incapables d'attirer ceux de nos jeunes qui sont les plus solides au plan mental et spirituel, ceux-là même sur lesquels notre Eglise compte pour survivre et qui lui donnent son équilibre et sa vigueur actuels.

Première partie: réfutation de l'argument énoncé

Les partisans de l'idée d'une célébration commune de Pâques pour tous les Chrétiens s'opposent à ce qui précède en ceci:

Même s'il pouvait être prouvé que le calcul du jour de Pâques selon la formule du Ier Concile oecuménique nous fait célébrer Pâques le jour même et à l'heure précise de la Résurrection de Notre Seigneur, notre adhésion à un tel calcul ne fait pas de nous des Orthodoxes plus authentiques aux yeux des non-Orthodoxes ou à nos propres yeux.

L'orthodoxie est un système de croyance qui affecte la vie et se rapporte à la fois à l'âme et à l'expérience quotidienne de chaque individu. Et bien que ce soit dans le corps des croyants baptisés que l'individu acquiert et conserve son identité orthodoxe, c'est dans la solitude de son âme qu'il reçoit le Corps et le Sang du Christ et la Grâce des autres sacrements. Son salut est personnel et dénué du caractère collectif des autres religions. Et bien que ce soit par l'intermédiaire de l'Eglise, c'est-à-dire de l'ensemble des croyants baptisés et unis par les sacrements, qu'il entre et croît dans la vie du Christ, ses droits et responsabilités en tant que membre du corps mystique du Christ sont les normes en fonction desquelles il sera jugé aux yeux de Dieu et des hommes.

Les célébrations des saintes commémorations, surtout quand elles sont aussi significatives que celle de la Résurrection, ont une mission importante dans la vie de l'Eglise et dans celle de chaque Orthodoxe.

Leur sens profond, comme celui du reste du rituel orthodoxe, ne provient pas du fait que la célébration a lieu au moment même où l'évènement initial s'est produit. On le trouve ou plutôt il devrait être tiré du message que cet évènement nous apporte, à nous les disciples du Christ ressuscité. Si la célébration n'est qu'apparence et formalité, sans cette expérience ésotérique susceptible d'amener un changement personnel, peu importe qu'elle soit conforme ou non à l'époque réelle où la Résurrection eut lieu.

De fait, une célébration de l'évènement de la Résurrection qui serait superficielle et dominée par des coutumes païennes serait blasphématoire au même titre, qu'elle corresponde ou non à l'évènement originel sur le plan du temps.

Cela signifie que même s'il était possible de célébrer la Résurrection le même jour et à la même heure où elle s'est produite, le croyant orthodoxe n'en tirerait que peu ou pas du tout de profit s'il se montrait incapable d'en retirer les bénéfices spirituels pour lesquels toutes sortes de commémorations ont été instaurées dans le cadre d'un développement culturel.

L'Orthodoxe américain ne gagne rien de particulier en célébrant Pâques à une époque différente de celle du reste des Chrétiens, à supposer que notre méthode de calcul de la date de Pâques chaque année soit la bonne. D'autres Chrétiens n'ont pas été convaincus de l'exactitude de notre formule par rapport à la leur. Nous avons nos raisons, ils ont les leurs.

Le résultat final, c'est que notre célébration à une date ultérieure a créé certains problèmes à la famille orthodoxe; ils ne peuvent être minimisés plus longtemps ni contournés et présentés comme étant à notre bénéfice. Nous en discuterons plus tard.

L'environnement intellectuel, spirituel et culturel dans lequel l'Orthodoxe américain vit et grandit, encourage la commémoration - souvent par des cérémonies pompeuses et rituelles - d'anniversaires de personnes et d'évènements qui sont responsables de la création et du développement de la nation américaine. Ceci vaut, selon nous, pour tous les pays anglophones où l'orthodoxie a été bien reçue.

Il est courant que les autorités américaines, en préparant le peuple au moyen des mass media de communication, soulignent l'importance d'une commémoration, qu'il s'agisse d'une personne ou d'un évènement national. Elles essaient, par tous les moyens dont elles disposent pour instruire les masses, d'en dégager une signification personnelle pour tous,

en particulier pour les jeunes en faveur desquels un grand nombre d'évènements spéciaux sont prévus et organisés.

Mais au cours des années du développement national de l'Amérique en une puissance mondiale, économique, industrielle, commerciale, scientifique et artistique, les dates effectives des commémorations ont été abandonnées au profit des besoins de la communauté et, plus précisément, des économies de main d'oeuvre, la remarquable et plus importante valeur de ce pays.

Des évènements comme les anniversaires qui avaient vraiment lieu n'importe quel jour de la semaine ont été récemment reportés aux lundis afin d'éviter des bouleversements trop importants et très onéreux à tous les niveaux de la vie nationale. Ainsi la prolongation du week-end a permis à la famille américaine de consacrer plus de temps à des projets qui ne sauraient être menés à bien quand on ne dispose que d'un jour de repos au milieu de la semaine.

C'est ainsi que même les anniversaires des deux plus grands hommes qu'il y a eu dans la nation américaine, Washington et Lincoln, ont été reportés au lundi qui suit le jour où ils avaient eu lieu. Personne n'a pensé que c'était là un sacrilège eu égard à l'importance de ces deux hommes dans la création de l'Amérique d'aujourd'hui. L'accent n'a pas été mis sur la correspondance rigoureuse dans le calendrier entre l'évènement initial et l'anniversaire mais sur le sens et le message personnel que l'évènement célébré devait transmettre au peuple.

Quant à savoir si on est un Orthodoxe plus authentique en fêtant Pâques conformément à la formule du Ier Concile oecuménique, les réflexions de la plupart des Orthodoxes bien informés sur ce sujet sont à peu près les suivantes: tous ceux qui se donneront la peine de se renseigner sur les raisons profondes des décrets d'une autorité, fût-elle oecuménique, de l'importance du Ier Concile, s'apercevront évidemment que nombre d'entre eux ont été suggérés pour des raisons autres que théoriques et dogmatiques. Dans le cas de la formule pascale, les raisons invoquées concernaient davantage l'unification des Eglises chrétiennes et moins la recherche d'une manière parfaite de célébrer perpétuellement l'évènement de la Résurrection de Notre Seigneur.

Le préambule du canon de Nicée concernant la célébration pascale, tel qu'il nous a été transmis par les autorités subséquentes, se réfère

effectivement à une célébration unifiée de Pâques parmi toutes les Eglises de l'Orient et de l'Occident en en faisant la raison unique de la célèbre formule.

Mille six cents cinquante deux ans après le décret de Nicée nous sommes donc toujours en train d'essayer d'instituer une célébration commune de l'évènement central de notre foi, la Résurrection de Notre Seigneur. Et il semble que les raisons qui avaient poussé de nombreuses Eglises à tenir des célébrations séparées et qui ont commencé très tôt dans l'histoire de l'Eglise, se sont avérées plus fortes que les décrets synodiques et les informations scientifiques ultérieures à propos d'un calendrier plus authentique. L'Orient et l'Occident continuent à célébrer Pâques séparément.

Ce qui montre que les motifs invoqués tout au commencement n'avaient que peu de rapport avec la fixation de la date véritable de la Résurrection du Christ. Avec le temps, les Eglises continuèrent à suivre leurs voies séparées et l'époque différente de la célébration pascalle fut conservée comme un symbole de l'identité et de la séparation pour revêtir finalement une sorte d'importance dogmatique.

Depuis le moment où le calendrier grégorien a été introduit en Occident en 1582 à l'insu et sans l'approbation des Eglises orientales, c'est surtout en Orient que le calendrier julien et les calculs annexes se rapportant à Pâques ont été conservés comme des symboles de la tradition orthodoxe et aussi pour protester contre l'autorité papale. Et ceci, en dépit du fait que des astronomes grecs et un prêtre byzantin, Nicephorus Gregoras, ont découvert le retard du calendrier julien par rapport à la date réelle de l'achèvement de l'année solaire. A vrai dire, Gregoras en 1325 proposa une correction à l'Empereur Andronicus Paleologus qui, par peur de semer le trouble dans l'esprit des plus simples de ses sujets alors que son empire était déjà au bord de la chute, la refusa.

Les cercles orthodoxes américains ont une nette tendance à examiner les situations comme celle de la célébration de Pâques dans leur contexte culturel et bien au-delà des arguments traditionnels du pour et du contre. L'Eglise chrétienne, ressemblant en cela à d'autres institutions où les faiblesses humaines se confondent avec les desseins sublimes, a été et est encore sensible aux facteurs et aux forces qui contrôlent le développement de n'importe quel groupe dans la société, qu'il soit sacré ou séculier.

Ces forces servent de tremplin à la société dans sa progression et son accumulation de biens qui s'avèrent être la culture et la civilisation. Il existe avant ce tremplin une zone de sécurité dont le groupe se sert pour assurer son propre épanouissement. Cette zone de sécurité, c'est ce que nous appelons la coutume, un mélange d'actes généralement acceptés et d'actes dont la réalisation est souhaitée. La coutume devient alors une discipline morale et, le temps aidant, une tradition.

La tradition est une sorte de vaisseau personnel et collectif où les valeurs de l'existence sont gardées et défendues lorsque le bon ordre d'une expérience vécue selon une tradition établie est menacé par de nouveaux modèles de vie ou de pensée cherchant à déborder la communauté de l'extérieur.

C'est ainsi qu'un individu et, même plus, un groupe est en accord avec lui-même aussi longtemps que ses habitudes et ses traditions ne sont pas violemment perturbées. Quand elles le sont, il est obligé de résister et de se battre pour elles.

Il ne serait pas difficile de voir pourquoi certains Chrétiens d'Orient qui célébraient Pâques le 14 nisan quel que soit le jour de la semaine et d'autres Chrétiens qui, dans leurs Églises, tendaient à ignorer cette date en faveur d'un jour particulier, le dimanche, se sont engagés dans des querelles parce qu'ils se sentaient menacés par la perte du soutien intérieur que leur offrait une situation basée sur la tradition.

A la vérité, la plupart des autres situations qui provoquèrent plus tard le grand schisme entre l'Orient et l'Occident semblent résulter, sinon entièrement du moins dans une large mesure, d'une indépendance spirituelle et organisée localement. Cette indépendance reposait sur la force de traditions profondément ancrées qui, par manque d'échanges personnels et collectifs, n'ont pas subi l'influence d'autres courants de pensée et d'action et celle des diverses traditions établies dans le reste du monde chrétien.

Il semble que les Pères du Ier Concile oecuménique furent conscients de la nécessité de préciser une date, mais ils ne le furent pas moins de la nécessité de réconcilier les opinions et les pratiques opposées entre les Églises d'Orient et d'Occident. Ils débouchèrent sur le meilleur compromis que les connaissances de l'époque en astronomie pouvaient leur offrir sur l'équinoxe de printemps ainsi que les calculs des Juifs pour la célébration de la Pâque. Cette dernière fut considérée comme le critère définitif de la célébration pascalle des Chrétiens.

Mais leur formule contenait dans ses deux parties, celle sur l'astronomie et celle sur le calcul de la Pâque, les germes des erreurs et des discordes futures. Le calcul de l'équinoxe de printemps selon le calendrier julien s'avéra erroné avec le temps. Et bien que l'Eglise eût procédé aux rectifications nécessaires à propos de l'année solaire jusqu'à la fin du 8ème siècle, ces corrections furent négligées ensuite ce qui nous mena à l'erreur connue des 13 jours jusqu'à ce siècle. Et bien que la plupart des Eglises orthodoxes autocéphales aient accepté il y a environ 50 ans le calendrier grégorien, elles gardèrent le calcul de Pâques sur la base de l'équinoxe julien.

La seconde partie de la formule relative à la célébration de la Pâque juive a peut-être causé davantage d'écarts par rapport à la date réelle de la Résurrection que toutes les autres inexactitudes du calendrier. Selon cette formule, la Pâque doit déjà avoir été célébrée, sinon Pâques est célébrée un dimanche ultérieur. Certains s'attendent donc à fêter Pâques le dimanche suivant. Mais les choses ne sont pas si logiques que cela.

Prenons l'année 1956 par exemple et voyons ce qui peut arriver quand non seulement Pâques en liaison avec l'équinoxe vernal doit être calculée selon le calendrier julien, mais quand aussi la Pâque juive doit l'être de la même façon. Mais en l'an 360, juste quelques années après le Ier Concile oecuménique, les Juifs commencèrent à changer leur manière de calculer la Pâque.

La Pâque juive a été célébrée en 1956 le 27 mars, un jour après la pleine lune et l'équinoxe de printemps et s'est terminée le 3 avril. Mais puisque nous fixons encore la date de la Pâque selon le calendrier julien, les Juifs auraient dû célébrer leur Pâque du 25 avril au 1er mai. Le dimanche suivant, le 6 mai, aurait dû être selon la formule de Nicée notre dimanche de Pâques, comme c'était effectivement le cas. Mais en réalité les Juifs célébrèrent leur Pâque le 27 mars et non pas le 25 avril. Si nous n'avions pas déterminé la Pâque juive selon les calculs du calendrier julien, Pâques en 1956 serait tombée avant le 6 mai, en fait le 29 avril.

Cet exemple avait pour simple but de montrer le nombre de facteurs liés à la célébration pascale. Et comme nos experts du calendrier peuvent nous le dire, la fixation de notre échéance pascale est sujette à tant de présuppositions et d'imprévus qu'on se demande vraiment si on célébrera un jour l'anniversaire de la Résurrection de Notre Seigneur à une date correcte sur le plan astronomique.

En Amérique nous croyons qu'en essayant au cours des siècles de découvrir la véritable date de la Résurrection et ce faisant, en l'utilisant pour des raisons autres que celles de l'exactitude du calendrier, nous tendons à perdre de vue les bénéfices qu'une célébration commune du grand évènement de la Résurrection en accord avec tous les Chrétiens nous accorderait et qui serait un lien visible et la preuve de notre identité de croyance et d'adoration de Notre Seigneur et Dieu.

Certes, l'Eglise orthodoxe s'est ralliée fidèlement à la formule nicéenne, mais on ne devrait pas en faire pour autant un critère de perfection pour la foi et la vie des Orthodoxes. Ceux d'entre nous qui sont fiers de notre aptitude à maintenir la tradition rendant ainsi hommage à l'un des plus importants Conciles oecuméniques de l'Eglise entièrement réunie ne devraient pas oublier que, même si le décret de Nicée se référait à la plus sacrée des commémorations de la vie de l'Eglise, les preuves qui ont été à la base de ce décret risquaient de changer puisqu'elles reposaient sur des calculs d'une science qui n'en était alors qu'à ses débuts. Effectivement, le calcul julien de l'équinoxe vernal s'est depuis lors avéré faux; la Pâque juive, depuis l'époque du 1er Concile oecuménique, est fixée suivant des données différentes de celles dont on disposait à Nicée pour établir les calculs.

Même si aujourd'hui encore le 1er Concile oecuménique continue à régler par ses autres décrets notre expérience personnelle et collective d'Orthodoxes, le décret portant sur la fête pascale, même si nous l'acceptons encore, est dépassé et, pour employer un terme rude mais idoine, anachronique. Quant à la manière de le remplacer, c'est bien sûr une autre affaire.

Arrivés ici, nous devrions peut-être mentionner, ne serait-ce que rapidement, la condition établie par la formule de Nicée et exigeant la fin de la célébration de la Pâque juive avant de pouvoir fêter Pâques. Il semble qu'il faille y voir la principale objection de certains Orthodoxes à une célébration pascale qui aurait lieu un dimanche fixe et immuable, sans qu'il

soit tenu compte de la célébration de la Pâque juive. C'est pourquoi il conviendrait de tenter d'expliquer pourquoi le Concile de Nicée a insisté avec tant d'intransigeance sur la célébration de la Pâque juive avant celle de Pâques.

Les saints législateurs du Ier Concile oecuménique ont dû se soucier en premier lieu de fixer une date pour Pâques qui serait aussi proche que possible de l'évènement originel. Et bien entendu on pensait qu'il serait faux d'un point de vue temporel de célébrer la Résurrection avant la Pâque juive.

En outre, les premiers Chrétiens, comme certains Chrétiens le font encore aujourd'hui, considéraient les Juifs comme une nation responsable de la crucifixion du Christ et donc porteur de la malédiction du sang du Christ qu'ils invoquaient eux-mêmes, selon le témoignage de l'Evangéliste, pendant le jugement de Notre Sauveur. Il était donc naturel de penser que l'Eglise chrétienne ne voudrait rien avoir à faire avec les Juifs et qu'elle désirerait encore moins célébrer la Résurrection de Notre Seigneur que les Juifs avaient mis à mort en même temps que la libération de ces derniers du joug des Egyptiens.

Ceci se traduit naturellement dans les cantiques du Vendredi Saint où non seulement Judas est blâmé pour sa trahison de Jésus, mais où toute la nation juive est condamnée aux yeux des Chrétiens.

Sur ce point, nous avons reçu il y a environ un an des observations émanant de savants juifs éminents et d'autres personnages importants d'Europe et d'Amérique qui nous ont prié de faire toutes les démarches nécessaires afin de supprimer de nos livres d'Eglises toute référence à la condamnation du peuple juif. L'Eglise catholique informa ses prêtres qu'ils devaient cesser de lire dans le récit évangélique de la Passion les références faites aux Juifs en tant que peuple. Il est donc tout à fait possible que la plupart des Orthodoxes du vieux monde ne voudront pas célébrer Pâques au moment même où les Juifs célébreraient leur propre Pâque lorsqu'il arrive, certaines années, que la Pâque juive coïncide avec notre célébration pascale.

C'est à ce propos que nous, de la Diaspora orthodoxe - du moins dans les pays anglophones - aimerions déclarer que très peu ou même aucun des Orthodoxes parmi nous ne serait offensé s'il arrivait que parfois les dates de notre célébration de Pâques et de la Pâque juive coïncident. L'Amérique est un pays composé de peuples issus de nombreuses nations qui ont autant de

traditions et de cultures. Mais jusqu'à présent, les distinctions entre les Américains ne portent que sur la religion et certaines traditions culturelles. Autrement, les Américains sont unis dans une même attitude envers toutes les expressions de la vie, depuis l'industrie et les sciences jusqu'aux arts et aux lettres. Pénétré des droits de l'homme, ceux-ci étant la pierre angulaire de la société américaine, le peuple ne respecte pas seulement les manières de vivre et de penser de chacun, mais il a appris à se connaître et développé des liens profonds de la vie collective qui s'étendent bien au-delà des diverses célébrations religieuses.

En outre, des tendances récentes dans la recherche théologique ainsi que des contacts conciliaires entre Chrétiens et Juifs comme au sein du Conseil National des Chrétiens et des Juifs ont amené les théologiens à reconsidérer leur attitude envers le rôle historique des Juifs dans la mort du Christ et les ont dégagés de la culpabilité qui leur était traditionnellement assignée. Ainsi les Juifs sont-ils considérés plutôt comme un peuple qui était destiné à occuper une place dans l'économie divine de la rédemption de l'homme par le Christ et qui avait donné auparavant le monothéisme à l'humanité ainsi que la meilleure introduction qui soit au Christianisme par son histoire et sa littérature sacrée qui reste encore la meilleure théorie de Dieu et de l'homme, réalisée et seulement surpassée par le Christ.

Les jeunes théologiens orthodoxes ne s'arrêteraient sûrement pas deux fois à réfléchir sur le rôle de la religion juive en tant que tuteur indispensable du Christianisme et sur le peuple juif qui est considéré comme un élément particulièrement doué de la société américaine à qui les sciences, les affaires, la cinématographie, les lettres, la musique, les arts, le théâtre et pratiquement tout autre mode d'expression de noblesse collective tant sur le plan de l'esprit que sur celui des réalisations doivent énormément.

Deuxième partie: énoncé de l'argument

L'argument de cette deuxième partie en faveur d'une célébration pascalle à une date différente, comme c'est le cas actuellement, sera court. Il s'agit d'exposer une étiologie pour le maintien de notre propre date de Pâques qui pouvait avoir un grand poids avant la Seconde guerre mondiale alors que l'Orthodoxie en général était peu connue en Amérique (dans certaines parties du pays elle était totalement ignorée), absorbée comme elle l'était par son propre combat interne pour survivre. A cette époque, les Américains

apprenaient parfois l'existence de l'Eglise orthodoxe par des compte-rendus de presse sur des procès entre les communautés et les évêques engagés dans la lutte pour la survie des mieux adaptés à l'environnement américain.

Selon ce raisonnement il est dans l'intérêt des Orthodoxes américains de célébrer Pâques séparément parce que cela leur permet d'attirer l'attention sur leurs différences par rapport aux autres Eglises chrétiennes et, par voie de conséquence, de susciter la curiosité et la sympathie de la part des non-Orthodoxes. Ils auraient donc la chance d'expliquer au public ce en quoi ils croient, à savoir que leur calcul du jour de Pâques est juste puisque basé sur une décision d'un Concile ecclésiastique dont l'autorité n'était pas moins importante que celle du Ier Concile oecuménique représentant l'ensemble du monde chrétien.

En outre, en célébrant notre fête de Pâques à une date différente, nous nous isolons des autres Eglises et évitons ainsi le danger d'être assimilés aux Protestants et aux Catholiques romains. Et puisqu'à l'époque de notre fête nous sommes les seuls à la célébrer, c'est-à-dire trois années sur quatre, nous avons l'occasion de montrer à nos compatriotes américains ce en quoi nous croyons et quelle est notre ferveur lors de nos grandes cérémonies sacrées. Ce faisant, nous avons une grande chance de provoquer leur compréhension et dans certains cas leur admiration.

Si nous réussissons à projeter notre foi et nos pratiques de cette manière, nous ne gagnons pas uniquement le bon vouloir de l'auditoire américain, mais aussi, et c'est ce qu'on prétend, l'estime de notre jeunesse qui, en raison de son âge et de ses relations constantes avec les forces américaines éducationnelles et culturelles, est extrêmement sensibilisée à l'opinion que l'on peut avoir de nous Orthodoxes. Si nous fêtions Pâques en même temps que d'autres Eglises, nous perdriions peut-être le rôle unique que nous occupons actuellement au niveau des célébrations religieuses dans le pays et nous laisserions ainsi échapper la possibilité d'être remarqués à cause de notre altérité. En Amérique, tout ce qui est différent, personnes et choses, ne manque jamais d'attirer la publicité. Et si la publicité est faite habilement, elle agit toujours au bénéfice de celui qui s'y expose.

Deuxième partie: réfutation

En discutant ces prises de position, il n'importera pas seulement d'analyser ce qui parle en faveur de l'argument énoncé plus haut mais aussi ce que représente réellement pour la famille et l'Eglise orthodoxe l'incidence négative d'une célébration pascale se déroulant à une époque différente.

L'argument selon lequel il nous faut faire étalage de nos distinctions fondamentales dans notre vie religieuse afin d'attirer l'attention et d'éventuels commentaires favorables pourrait être valable si notre religion n'était pas chrétienne. Mais le fait que nous soyons membres de la famille des Eglises chrétiennes et que nous fassions état d'un décalage dans le temps pour célébrer cérémonieusement une commémoration chrétienne d'une importance aussi capitale tend à jeter la confusion dans les esprits de nos frères comme dans ceux des autres. C'est comme si un groupe d'Américains, par ailleurs entièrement intégrés dans le système culturel et social de l'Amérique, commençait à célébrer le jour de l'indépendance à une date autre que le 4 juillet ou bien commémorait l'anniversaire de Washington plus tard que le reste du pays. Il est indubitable qu'ils attireraient l'attention sur eux. Mais quelle serait la qualité de cette attention? Nul besoin d'être voyant pour s'apercevoir qu'à la longue ils ne retireraient aucun bénéfice de ce non-conformisme.

Les différences avec les autres communautés religieuses dans la vie américaine que nous devrions et que nous cherchons à manifester ne devraient guère être du niveau des commémorations qui ne se déroulent pas à la même date et concernent des événements capitaux de la vie du Christ et de son Eglise. Il y a certains groupes orthodoxes en Amérique qui suivent encore le calendrier julien et qui, fêtant Noël 13 jours plus tard, s'attirent une certaine publicité d'intérêt local. Mais les effets escomptés sont le plus souvent contraires et laissent au spectateur un sentiment d'anachronisme et de rétrogression dans une société qui respecte et même admire les différences mais seulement sur le plan des caractéristiques et des traditions nationales et raciales quand elles sont concrétisées par des fêtes.

Manifester les différences d'héritage culturel existant entre les divers groupes qui forment l'Amérique d'aujourd'hui n'est pas simplement permis en Amérique mais proprement facilité par toutes les autorités sans exception, fédérales et étatiques. Dans certains cas, des manifestations de ce genre sont même financées par des fonds publics s'il est jugé qu'elles enrichissent la vie culturelle des Américains en général. Ainsi, les parades effectuées les jours de fête nationale par des groupes d'origines nationales diverses, les

danses, les expositions et beaucoup d'autres moyens par lesquels les groupes contribuent à l'enrichissement de la culture américaine ne sont pas seulement dans la nature des choses, ils sont aussi encouragés par chacun. Se faire remarquer néanmoins, comme à propos de la célébration pascalle, est un autre problème d'une toute autre nature.

Il est erroné de penser qu'en reportant notre fête de Pâques nous pouvons faire progresser notre propre identité religieuse en nous faisant ainsi connaître des Américains. Au point où en est l'Orthodoxie américaine actuellement, c'est-à-dire une religion d'Américains de naissance, nous avons besoin de bien davantage que d'un décalage dans le temps de notre célébration de la Résurrection pour attirer l'attention que nous devrions attirer et convaincre simultanément notre jeune génération que notre Orthodoxie mérite de survivre dans le panorama religieux de l'Amérique et de devenir le régulateur de sa pensée et de sa vie religieuse.

L'époque est bien révolue où l'Orthodoxie se basait sur les émotions de son peuple et le mysticisme de ses rites pour être admise dans la famille des Eglises chrétiennes et être acceptée par ses propres membres. La perfection de l'Orthodoxie réside sans doute dans une réalité ésotérique qui ne peut guère être inculquée à l'individu par des fêtes liturgiques et rien d'autre. Elle englobe toutes les facultés humaines sans exception et c'est d'ailleurs pourquoi l'Orthodoxie que nous proposons pour aider nos frères à vivre leur vie doit refléter la complexité de l'existence moderne et modifier son comportement en conséquence. Elle porte en elle-même non seulement un passé glorieux mais aussi bien les semences d'un nouvel arbre d'expérience personnelle et collective qui peut donner des fruits dont nos frères et tous les autres pourront se nourrir dans la vie de l'Esprit.

C'est ce qui apparaît clairement aux conférences oecuméniques chaque fois que des représentants orthodoxes se soucient et sont capables de présenter à d'autres l'attitude orthodoxe positive envers la vie et les adeptes d'autres croyances, et non des idiosyncrasies négatives dérivées de positions théologiques extrêmes, visant à identifier le vrai uniquement avec le traditionnel et l'immuable. D'après l'expérience de l'auteur, quand on expose convenablement aux autres non pas ce qui distingue l'expérience orthodoxe mais son véritable esprit et sa globalité, ce sont invariablement les différences qui attirent l'attention et qui sont bien plus appréciées que si notre attitude était didactique, pharisaïque et rigide. Il y a donc ainsi

des moyens plus importants et plus efficaces de faire connaître l'Orthodoxie aux Américains que les écarts entre les célébrations des grands événements de la vie des Chrétiens en général.

Quant à déterminer si on gagnera la faveur de nos jeunes parce qu'on aura célébré la Résurrection plus tard en ayant attiré éventuellement l'attention du public, la plupart des gens sont d'avis que les jeunes hésitent à se comporter différemment de ceux qui font partie de leur groupe d'âge quand il s'agit de choses importantes auxquelles ils croient. A la vérité, ils ne peuvent trouver de sécurité psychologique que dans la conformité aux règlements et aux situations qui régissent l'existence de leur groupe.

Par ailleurs, personne n'a observé d'effets contraires lorsque nous célébrons Pâques tous les 4 ans avec le reste des Chrétiens. Nous profiterions plutôt de ce que des programmes entiers de télévision sont consacrés à la Semaine Sainte et à Pâques et que des reporters assistent aux célébrations dans toutes les Eglises. C'est à ce moment-là que nous avons nos meilleures chances de faire connaître nos pratiques liturgiques et nos croyances particulières. Quand nous sommes seuls, il n'est guère possible de compter sur une retransmission honnête et complète. Les informations télévisées ne consacreront qu'une minute ou même moins à notre célébration et la plupart du temps, le reportage sera plein d'inexactitudes.

Venons-en maintenant aux conséquences néfastes d'une fête de Pâques différée sur les jeunes, qu'ils soient d'âge scolaire ou étudiants d'université. Une fête anniversaire, qu'elle soit religieuse, culturelle ou nationale ne se limite pas à un jour particulier. Les fêtes religieuses déclenchent plus spécialement un système complexe d'engagements personnels et familiaux de longue durée et de nature à englober toutes les facettes de l'expérience individuelle et collective.

La Pâque orthodoxe n'est pas l'affaire d'un seul jour ou même d'une seule semaine dans l'engagement qu'elle requiert des siens. Cet engagement commence avec le Grand Carême et ne se termine pas avant la fin de la semaine qui a suivi la célébration. La préparation demandée aux membres de l'Eglise orthodoxe couvre tous les aspects de la vie intérieure et extérieure en même temps que certains domaines de l'expérience familiale et communautaire qui laissent peu de champ libre pour une autre occupation.

Pour les jeunes, la signification religieuse de cette préparation est largement dépassée. Elle crée certains états psychologiques qui se reflètent dans leur comportement avec leurs semblables. En fait, elle constitue un point sensible pour tous les jeunes fréquentant les écoles d'Etat où ils ne sont qu'une petite minorité. Tout ce qui les caractérise mais les distingue des caractéristiques des masses appelle des commentaires, le plus souvent hostiles.

Qu'un jeune se prépare chez lui à une célébration particulière et s'y adonne totalement en la considérant comme un des événements personnels et capitaux de l'année pour lui, s'il trouve à l'école un accueil dénué de sympathie et railleur, il développera en lui certainement des blocages émotionnels qui l'empêcheront de pratiquer dans la franchise et la sincérité son appartenance religieuse à l'Eglise orthodoxe.

S'il y avait un grand nombre de jeunes Orthodoxes dans les écoles d'Etat à constituer des blocs puissants d'opinion et de pression psychologique, la sensibilité des jeunes Orthodoxes se muerait en fierté. Ceci signifie, selon la logistique, que la jeunesse orthodoxe sensible - et c'est généralement la plus prometteuse - est susceptible de se lancer dans les épreuves et les tribulations à cause d'une fête pascale que nous avons reportée dans le temps.

De plus, les jeunes veulent partager leurs expériences avec leurs semblables, surtout lorsqu'ils doivent se préparer aux grands événements de leur vie. Comme les adultes, ils veulent partager leur attente des grands événements avec leurs amis et donc ressentir cette communauté de sentiment qui fait que l'individu est un véritable membre du groupe et aussi fort que le groupe lui-même.

Toutes ces expériences personnelles et collectives qui ont une grande valeur dans la vie des jeunes, la jeunesse orthodoxe se les voit refusées pour une fête que nous avons différée. Au lieu de cela, elle doit vivre ces expériences extraordinaires dans la solitude puisqu'il est rares que des jeunes Orthodoxes vivent assez près l'un de l'autre pour être des amis de longue durée. En conséquence, plus d'un jeune Orthodoxe souffre d'un sentiment d'infériorité envers sa religion.

L'Orthodoxe adulte ne se trouve pas dans une meilleure position. Le sentiment d'être différent dans le mauvais sens et de ne pas pouvoir s'en expliquer de manière convaincante devant ses amis et ses collègues est un état dans lequel se trouvent la plupart des Orthodoxes intelligents dès que l'on commence à discuter du décalage de leur fête pascale.

En outre et c'est là le plus important, la continuité culturelle avec l'environnement dans lequel ils vivent et s'épanouissent est rompue, du fait que pendant qu'ils se préparent pour le plus grand événement religieux de l'année, leurs amis et collègues à tous les niveaux de leur existence sont en train de célébrer le leur. La fête orthodoxe de Pâques arrive alors à contre-courant car c'est un événement que tous les autres Chrétiens ont déjà connu. Cette différence est pénible pour l'Orthodoxe qui se sent isolé en face de quelque chose qu'il désirerait partager avec d'autres. Certes, il acquiert une identité qui lui est propre dans la vie religieuse de l'Amérique, mais c'est une identité dont il préférerait se passer.

Pour ce qui est de sa vie familiale, le décalage de la célébration fait perdre leur équilibre social au mari et à la femme en aboutissant à un bouleversement de la routine que connaît chaque famille américaine dans ses préparatifs de Noël et de Pâques.

Dans le domaine professionnel et le monde des affaires, le report de la fête de Pâques à une date ultérieure crée des problèmes aux Orthodoxes pour leurs jours de congé et l'organisation de leurs autres vacances. C'est la même chose avec les enfants d'âge scolaire qui doivent rester chez eux quand c'est le jour du Vendredi Saint pour les autres Chrétiens mais qui doivent aller à l'école le Vendredi Saint orthodoxe. Les Orthodoxes dans les affaires, ceux qui ont des professions indépendantes ou qui travaillent simplement pour autrui, doivent généralement travailler le Vendredi Saint chaque fois que notre fête de Pâques ne coïncide pas avec la Pâque occidentale.

Si on pense que cet état de choses n'est pas suffisamment important pour justifier des changements dans notre calendrier, il ne faut pas oublier que dans une société aussi fortement industrialisée que la société américaine il existe un rapport particulier entre les jours de travail et les jours de congé, rapport qui contrôle toute la structure de la nation. Les bouleversements des habitudes des prestataires ou acquéreurs de services ont des conséquences directes et de longue portée sur la vie économique du pays, son bien-être culturel et la stabilité de sa société.

Du reste, ce n'est pas seulement la famille orthodoxe dans son ensemble qui subit les effets néfastes du décalage de Pâques, mais l'Eglise qui souffre à la fois spirituellement et financièrement. Les offices de la Semaine Sainte sont suivis par beaucoup moins de personnes lorsque Pâques est décalée. Ce sont surtout les offices de la Passion et du Vendredi Saint qui sont largement suivis quand les deux Pâques coïncident, tout simplement parce que

les gens ne travaillent pas le Vendredi Saint. La Sainte Communion pendant la Semaine Sainte n'est pas reçue non plus de la même manière lorsque les Orthodoxes ont à travailler ou non le jeudi et le samedi.

Tout ceci montre une fois de plus que les fêtes religieuses devraient être adaptées aux circonstances de l'existence personnelle et communautaire si on veut qu'elles exercent une influence quelconque sur la vie des gens. Naturellement, c'est cette intention qui est à l'origine des fêtes. Au fil des temps, beaucoup de nos situations religieuses, pour s'en être tenues strictement à la tradition, ont acquis une entité et une autorité qui leur sont propres et au lieu d'être au service du peuple, elles ont contraint le peuple à être à leur service.

Finalement, encore qu'il soit possible de citer bien d'autres aspects de notre argumentation en faveur de l'institution d'un jour de Pâques commun pour tous les Chrétiens, nous devons attirer l'attention sur l'expérience la plus pénible que connaissent beaucoup d'Orthodoxes en raison du décalage de la fête de Pâques. Ceci concerne nos mariages mixtes.

Pour nous, un mariage mixte est un mariage entre un Orthodoxe et un non-Orthodoxe. Le nombre de tels mariages a sensiblement augmenté ces derniers temps. En fait, ce pourcentage s'accroît d'autant plus que les jeunes tendent à ignorer les barrières d'origine nationale, de la culture ou de la religion. La plupart du temps, les deux époux, Orthodoxe et non-Orthodoxe, maintiennent leur affiliation religieuse. Les enfants sont d'un commun accord élevés dans l'une des deux croyances. Le dimanche, les deux conjoints assistent aux offices dans leurs Eglises respectives, ce qu'ils font aussi pour les autres fêtes religieuses qui coïncident dans le temps, comme Noël et les autres.

Ceci implique que les préparatifs familiaux sont identiques pour tous les membres de la famille, même s'ils participent à des célébrations particulières dans l'Eglise où ils ont été baptisés. Il n'y a donc ni confusion ni répétition des dispositions prises par la famille en vue de préparer n'importe quelle autre fête religieuse. Mais quand la Pâque orthodoxe n'est pas fêtée en même temps que la Pâque occidentale, l'époux orthodoxe - mari ou femme - doit prendre ses propres dispositions quant à ses préparatifs personnels, jeûne ou autres. Des désaccords ne manquent pas de se produire tôt ou tard, surtout lorsque les enfants sont aussi concernés, et il peut s'en suivre une atmosphère peu propice à une fête religieuse de l'importance de

celle de Pâques.

Sur le plan émotionnel, une sorte de dichotomie résulte généralement des pressions et des remarques inopportunes et peu flatteuses de la part de l'un des conjoints. Elle s'amplifie souvent en querelle susceptible d'amener une grave fêlure entre mari et femme.

Notre but n'est pas bien entendu de créer des obstacles en imposant des exigences religieuses aux mariages mixtes lesquels, en se constituant, portent en eux-mêmes les germes de la séparation. L'Eglise ne devrait pas contribuer aux échecs matrimoniaux, même involontairement. Au contraire, nous devrions essayer de rendre leur vie commune aussi facile que possible puisque c'est nous qui les avons réunis dans les liens sacramentels du mariage.

En insistant si longuement sur les aspects pratiques de l'argumentation en faveur d'une fête pascale commune, nous pourrions avoir donné l'impression d'avoir accordé peu d'attention à nos traditions et aux décrets de nos Conciles oecuméniques. Mais nous avons aussi inclus dans notre exposé tous les autres aspects en fonction desquels cette question doit être examinée. Et il faut se rappeler que c'est en raison du profond respect que les Orthodoxes américains portent aux décrets synodiques et à la tradition générale de l'Eglise orthodoxe que le règlement actuel sur Pâques est resté inchangé malgré les dures épreuves et autres situations malheureuses dont il a été la cause.

Nous avons donc essayé de recenser la plupart des commentaires avancés dans les discussions non seulement par les hommes d'Eglises mais aussi par les laïcs que préoccupent fortement les situations créées par la fixation de la date de notre célébration pascale dans leurs familles et leurs communautés.

Nous souhaitons avoir exprimé aussi fidèlement que possible leur attitude sur le problème de notre célébration de Pâques à une date différente.

Je vous remercie respectueusement de votre attention.

L'EXAMEN DE LA QUESTION D'UNE
CELEBRATION COMMUNE DE PAQUES
PAR TOUS LES CHRETIENS LE MEME
DIMANCHE

28.6 - 3.7.1977

PARTICIPANTS

- S.E. le Métropolitte Paul de Suède
- S.E. le Métropolitte Ignace de Lattaquie
- S.E. le Métropolitte Germanos de Petra
- S.E. l' Archevêque Basile de Bruxelles
- S.E. le Métropolitte de Xanthi Antonios
- S.E. l'Evêque de Chersonèse Pierre
- S.E. l'Evêque d'Europe Centrale Lavrentiie

- Rév. Archim. Nikon Patrinacos
- Rév. Dr N. Chivaroff
- Rév. Père Matti Sidorof

- Professeur Nicolas Óssorgin
- Professeur Nicolas Kontopoulos, astronome, (Université d'Athènes)
- Professeur John Errickson
- Professeur Braniste
- Monsieur Georges Bekatoros

OBSERVATEURS INVITES

- Monseigneur Eleuterio Fortino
- Rév. John Wynburne
- Rév. Dr Lukas Vischer
- Professeur Marcel Golay

SECRETARIAT POUR LA PREPARATION DU GRAND CONCILE

- S.E. le Métropolitte Damaskinos de Tranoupolis

Commission paritaire des papiers de presse : n° 56 935
Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins
Rédacteur : Jean TCHEKAN